

GABRIEL LAMBERT
(1866)

ALEXANDRE DUMAS
en société avec M. Amédée de Jallais

Gabriel Lambert
drame en cinq actes et un prologue

Ambigu-Comique. – 16 mars 1866.

LE JOYEUX ROGER
2015

ISBN : 978-2-924529-28-7

Éditions Le Joyeux Roger
Montréal

lejoyeuxroger@gmail.com

PROLOGUE

L'intérieur d'une ferme. Meubles indiquant l'aisance. – Fond de campagne. – Montagne praticable. – Sur le bord de la Vilaine.

Scène première

Rougeotte, seule, mettant le couvert.

Faire la cuisine et mettre le couvert, ôter le couvert et refaire la cuisine, voilà ma position comme femme de chambre chez M. Lambert. Comme fille de ferme, c'est autre chose : je mène les chevaux à l'abreuvoir, et j'ai, de plus, dans mes moments perdus, pour les oies les attentions d'une sœur et pour les dindons les soins d'une mère. Cela m'humilie, de temps en temps, quand on m'appelle la mère aux oies ou la sœur aux dindons. Mais je fais mes quatre repas à la journée, je renforce mon humiliation avec des pommes de terre et de la galette de sarrasin.

Scène II

Louise, Rougeotte.

LOUISE

Le dîner est-il prêt, Rougeotte ?

ROUGEOTTE

Il l'est si l'on veut, mademoiselle Louise, et il ne l'est pas si l'on ne veut pas.

LOUISE

Explique-toi.

ROUGEOTTE

Il l'est ou, plutôt, il doit l'être, puisqu'il y a quatre heures que le haricot est sur le feu ; mais il ne l'est pas, parce que le mouton s'entête à ne pas cuire.

LOUISE

Du reste, il n'y a pas de temps perdu, puisque Gabriel n'est pas encore rentré.

ROUGEOTTE, avec un soupir

Ah ! pauvre M. Gabriel !

LOUISE

Tu le plains ?

ROUGEOTTE

Et de tout mon cœur, ce cher garçon.

LOUISE

Et pourquoi le plains-tu ?

ROUGEOTTE

Parce qu'il n'était pas né pour le métier qu'on lui fait faire.

LOUISE

N'est-il pas fils de fermier et de fermière ?

ROUGEOTTE

De fermier, oui... de fermière, non... Vous ne vous la rappelez donc pas, sa pauvre mère ?... Comme elle était délicate ! on aurait dit une demoiselle de la ville. Aussi elle n'y a pas pu tenir, elle est morte à la peine.

LOUISE

Trop tôt pour nous tous.

ROUGEOTTE

Mais trop tard pour M. Gabriel.

LOUISE

Comment, trop tard pour M. Gabriel ?

ROUGEOTTE

Oui... parce qu'elle l'a élevé dans du coton, pauvre enfant !... parce qu'elle lui a appris à lire, à écrire, à compter, à dessiner... tout ce qu'elle savait, pauvre femme... au lieu d'en faire un bon gros paysan, robuste comme le père Lambert ; voilà ce que c'est que les mésalliances... Moi, je me suis bien promis de n'épouser jamais un grand seigneur. Il n'y a qu'à le regarder, pauvre M. Gabriel !... un garçon de charrue, ça ?... c'est mon amoureux Pierre qui est un garçon de charrue. Il fallait le laisser à Paris, où il était, suivre son état de graveur, où il faisait des merveilles, à ce qu'on disait... et ne pas le forcer d'être paysan, lui qui est né pour être monsieur. Mais... vous-même qui allez être sa femme, puisque vous êtes sur le point de l'épouser, est-ce que vous croyez que vous allez le forcer à faire un métier pour lequel il

n'est pas venu au monde ?... Lui, voyez-vous, il mourra comme sa mère !

LOUISE

Oh ! tais-toi donc, Rougeotte.

ROUGEOTTE

Et tenez, le voilà, regardez-le plutôt... Il ramène les chevaux à l'écurie... Est-ce que c'est son affaire, ça ?... Non, son affaire, à lui, voyez-vous, c'est deux bonnes petites chambres à Paris : une pour son atelier... l'autre pour vous et les enfants quand il en viendra.

LOUISE

Mais la ferme ?

ROUGEOTTE

On la vend, la ferme !... M. Lambert garde douze cents livres de rente, et il vit avec cela comme le roi d'Yvetot... Avec le reste, vous allez faire votre établissement à Paris ; et chacun suit sa vocation... (Flairant.) Bon ! voilà mon haricot de mouton qui brûle... Ah ! pour le coup, M. Lambert va joliment gronder !... il m'appellera encore mercenaire ! je ne sais pas ce que c'est, mais ça doit être un vilain animal. Songez à ce que je vous dis pour M. Gabriel, mademoiselle Louise !... Songez-y !

Scène III

Louise, seule.

Hélas ! oui, j'y songe... je ne songe même qu'à cela... Comme elle a tout deviné avec son gros bon sens, la pauvre Rougeotte !... (À Gabriel.) Viens, mon cher Gabriel, viens !

Scène IV

Louise, Gabriel.

GABRIEL, distrait et l'embrassant au front

Bonjour, Louise.

LOUISE

Comme te voilà mouillé !

GABRIEL

Il pleuvait à verse.

LOUISE

Mais il fallait rentrer.

GABRIEL

Et le labour ?... Qu'aurait dit le père Lambert ?... Est-ce que ce n'est pas à midi que rentrent les garçons de charrue ?

LOUISE

Mais tu n'es pas un garçon de charrue !

GABRIEL

Que suis-je donc ?

LOUISE

Tu es leur maître.

GABRIEL

Raison de plus pour leur donner l'exemple.

LOUISE

Change d'habits, au moins !

GABRIEL

Pour quoi faire ?

LOUISE

Tu es tout mouillé.

GABRIEL

Il faut bien que je m'habitue à la pluie comme au reste.

LOUISE

Tu es cruel, Gabriel.

GABRIEL

Moi ? je fais tout ce qu'on veut !

LOUISE

Mais à contre-cœur !

GABRIEL

Du moment que je ne me plains pas.

LOUISE

Voilà ce qui me désespère !... J'aimerais mieux que tu te plaignisses.

GABRIEL

À quoi cela servirait-il ?... Ma pauvre Louise, il y a une destinée.

LOUISE

Un cœur religieux dirait une Providence.

GABRIEL

Je ne puis appeler Providence cette force invisible, et cependant implacable, qui me fait faire le contraire de ce que je veux !

LOUISE

Ainsi, en m'épousant, tu fais le contraire de ce que tu veux ?

GABRIEL

Je ne dis pas cela... sur un point particulier, mais en thèse générale. Je viens au monde faible et chétif ; ma mère, qui m'adore, me rattache à la vie à force de soins ; mon éducation, grâce à celle qu'elle avait reçue elle-même, devient celle d'un enfant destiné au monde et à la fortune. Mon père comprend que je ne suis pas bâti pour faire un homme de peine, il me consulte sur mes goûts ; pour ne pas trop m'élever au-dessus de ma position, je choisis un état moitié artisan, moitié artiste. Je choisis l'état de graveur ; en deux ou trois ans, j'y fais des progrès énormes... je reviens passer un mois chez mon père... Je t'y trouve, ma pauvre Louise, fille de sa sœur, adoptée par lui... La solitude... le tête-à-tête, l'entraînement nous poussent dans les bras l'un de l'autre.

LOUISE

Vous oubliez l'amour, Gabriel !

GABRIEL

L'amour, si tu veux !... Nous faisons les plus beaux projets du monde : un atelier à Paris pour mon travail, une jolie chambre à côté pour Louise, et, sur ces projets, je pars !... Une petite irrégularité dans notre correspondance te fait douter de moi !... tu avoues tout à mon père... même ce que tu n'eusses dû avouer à personne !... Mon père est un puritain... Il me rappelle à mon village, que, selon lui, j'ai eu le tort de quitter.

LOUISE

Il t'ordonne de m'épouser, injonction que tu accomplis, bien à contre-cœur.

GABRIEL

Mais non, ma bonne Louise, je t'aime tendrement ! Obtiens de mon père qu'une fois mariés, nous retournions à Paris, et je serai l'homme le plus heureux du monde ! et ce que j'appelle destinée, je l'appellerai Providence !...

LOUISE

Mais c'est donc un bien grand malheur, que d'avoir une jolie femme, dans un beau village, au milieu d'un pays magnifique ?

GABRIEL

Ce n'est pas là le malheur, Louise !... le malheur, pour un homme d'imagination et d'espérance, comme je l'étais, et comme, hélas ! je le suis encore, c'est de voir un but restreint et rien au delà ! Tiens, ma pauvre Louise, il y a des jours où je regrette qu'au moment où j'ai failli passer sous la roue du moulin de M. Richard, il se soit trouvé là un brave garçon, nommé Gaspard, pour me tirer de l'eau.

LOUISE

Gabriel !

GABRIEL

Tiens, M. Richard, voilà un exemple de ce qu'un homme intelligent peut faire à Paris. C'était un paysan comme mon père... il était simple meunier, et n'avait que son moulin, celui sous la roue duquel j'ai failli périr... Sa fille était une jolie petite paysanne, qui m'appelait Gabriel, et que j'appelais Charlotte... Le hasard... la destinée... la Providence met M. Richard en contact avec un fournisseur de vivres. Ils obtiennent un marché du gouvernement pour faire passer du blé en Algérie... M. Richard a cent mille livres de rente... un hôtel à Paris... il est baron, chevalier de la Légion d'honneur ; sa fille ne s'appelle plus Charlotte, elle s'appelle Diane ; elle a des voitures, des chevaux, des robes de satin, des pelisses de renard bleu, et elle épousera qui

elle voudra.

LOUISE, avec un soupir

Ce qui est bien plus agréable sans doute que d'épouser qui l'on ne veut pas... Mais ne parlons plus de cela ! Voilà ton père. (Il passe un frisson à Gabriel.) Tiens ! va changer d'habits, je t'en supplie, tu grelottes !

GABRIEL

Tu as raison, j'y vais.

Scène V

Les mêmes, Lambert, entrant.

GABRIEL

Bonjour, père !

LAMBERT

Bonjour, garçon ! (Gabriel entre dans le cabinet à côté.) Où va-t-il donc ?...

LOUISE

Changer d'habits, mon oncle... Depuis une heure, il est exposé à la pluie, et, au mois de décembre, la pluie est glacée.

LAMBERT

Douillet, va !... j'aurais bien voulu te voir à la retraite de Moscou ; mais non, je n'aurais pas voulu t'y voir, tu y serais resté. (À Gabriel.) Et où ça en est-il, le labour ?

GABRIEL, dans le cabinet

Dans trois jours, ce sera fini, mon père ! La semaine prochaine, on pourra commencer les semailles.

(Rougeotte rentre et sert le dîner.)

LAMBERT

Et, dans deux mois, on verra pousser le grain, au mois d'août les épis, et, à l'Assomption, on fera la moisson... Ah ! tu sais, Gabriel ?

GABRIEL

Quoi, mon père ?

LAMBERT

Ce mauvais sujet de Gaspard !...

GABRIEL

Qui m'a sauvé la vie, tu sais, Louise.

LAMBERT

Ça ne l'empêche pas d'être un mauvais sujet, ça.

GABRIEL

Eh bien ?

LAMBERT

Il a déserté, avec armes et bagages !

GABRIEL

Pauvre diable !

LAMBERT

Comment, pauvre diable ? Tu plains un déserteur ?

GABRIEL, rentrant habillé en bourgeois

S'il a déserté, c'est qu'il n'avait pas de vocation pour être soldat, et je plains tous ceux qui n'ont point de vocation pour leur état.

(Il se met à table.)

ROUGEOTTE, à Gabriel qui se sert

Est-il cuit ?

GABRIEL

Qui vous a raconté l'histoire de Gaspard, mon père ?

LAMBERT

Le brigadier de gendarmerie, qui a reçu des ordres pour l'arrêter s'il revenait au village.

ROUGEOTTE

Est-il cuit ?

LAMBERT

Et puis une autre nouvelle enfin.

GABRIEL

Laquelle ?

LAMBERT, avec emphase.

M. le baron Richard est arrivé.

GABRIEL, vivement

M. Richard, l'ancien meunier ?

LAMBERT

Lui-même, avec mademoiselle Diane de Saint-Dolay, sa fille...
(Gabriel pose sa fourchette sur son assiette,
et est visiblement ému.)

LOUISE

De Saint-Dolay ! mais c'est le nom de notre village qu'ils ont
pris ?

LAMBERT

Bon ! ils ont pris bien autre chose, va !

ROUGEOTTE

Est-il cuit ?

LAMBERT

Quoi donc ?

ROUGEOTTE

Le mouton.

LAMBERT, impatienté

Dur comme notre âne ! es-tu contente ?

ROUGEOTTE

Pas trop... j'aime notre âne... et vous l'injuriez, pauvre bête !...
Oh !... ces maîtres, ces maîtres... c'est-il injuste !

GABRIEL

Bon ! mon cher père, il faut bien passer quelque chose aux
enrichis.

LAMBERT

Je le vois encore, avec sa blouse blanche de farine et son
bonnet de coton ! La dernière fois que nous nous sommes rencon-
trés, c'était pour une contestation à propos d'une borne qui,
pendant la nuit, avait fait cinq ou six pas de son champ dans le
mien... Je vous lui ai envoyé un petit papier aux armes de Sa
Majesté... Le lendemain, la borne était à sa place. Il faut qu'il en
ait diablement déplacé, des bornes, pour arriver à avoir cent mille
livres de rente.

GABRIEL

Il faut être indulgent, mon père ; tout le monde n'est pas un
Cincinnatus comme vous.

LAMBERT

Qu'est-ce que c'est que Cincinnatus ?

GABRIEL

Un brave Romain, mon père, qui, étant consul, chassa les Sabins du Capitole ; qui, le jour où il ne fut plus consul, retourna à sa charrue, et que l'on alla reprendre, à sa charrue, pour le faire dictateur. Eh bien, je voulais dire, mon père, que vous êtes un homme de cette trempe-là.

LOUISE, en admiration

Hein, mon oncle, est-il instruit !

LAMBERT

Trop ! n'importe... Nous allons boire un verre de vin de la coulée de Gérard à la santé de ton Cincinnatus !

GABRIEL

Je vous ferai observer, mon père, qu'attendu qu'il y a deux mille deux cent soixante-douze ans, à peu près, qu'il est mort, cela ne lui fera pas grand bien.

LAMBERT

En tout cas, si cela ne lui fait pas de bien, à lui, cela nous en fera, à nous. Tiens, Louise, va prendre la clef de la cave sur la cheminée de ma chambre ; j'ai oublié de la mettre dans ma poche, et, dans le troisième caveau à gauche...

LOUISE

Je sais où, mon oncle !

LAMBERT

Et comment sais-tu cela ?

LOUISE

Parce que c'est le vin que vous préférez !

(Elle sort avec Rougeotte.)

LAMBERT

Nous sommes seuls.

GABRIEL

Oui, mon père.

LAMBERT

Tu as dit de moi que j'étais un homme de la trempe de Cin-

cinnatus.

GABRIEL

Je l'ai dit.

LAMBERT

Et tu as voulu dire, par là, que j'étais un honnête homme.

GABRIEL

Certainement !

LAMBERT, lui tendant la main

Mets ta main là !

GABRIEL

La voilà, mon père.

LAMBERT

Ta main tremble.

GABRIEL

Votre façon de me parler...

LAMBERT

Veux-tu que je te dise pourquoi ta main tremble, Gabriel ? C'est que, fils d'honnêtes gens, tu n'es pas sûr d'être un honnête homme.

GABRIEL

Mon père, que dites-vous là !

LAMBERT

Il n'est jamais sûr d'être un honnête homme celui qui n'est pas content de l'état de ses pères, et qui veut une position plus haute que celle que la Providence lui a faite... Désirer s'élever, Gabriel, c'est mépriser le point d'où l'on est parti ; et le fils qui, à tort, méprise ses parents, finit presque toujours par mériter justement leur mépris.

GABRIEL

Mais, mon père, je n'ai rien dit, je n'ai rien fait...

LAMBERT

La seule chose que je me rappelle dans cette histoire romaine dont tu me parlais tout à l'heure, c'est que le père, maître absolu de la famille, avait droit de vie et de mort sur ses enfants... Ne fais jamais une action déshonorante, Gabriel, car je te jure par

l'âme de mon père que je me souviendrais de ce que tu m'as dit : que j'étais un homme de la trempe de Cincinnatus. Une fois pour toutes, c'est dit. (Rougeotte apporte une bouteille.) Souviens-toi que je n'ai pas l'habitude de répéter deux fois la même chose !

(Gabriel s'essuie le front avec son mouchoir.)

Scène VI

Les mêmes, Rougeotte.

ROUGEOTTE, regardant au fond

Ah ! monsieur Lambert ! monsieur Lambert ! une belle voiture qui s'arrête à la porte... un beau monsieur et une belle dame qui en descendent et qui viennent ici !

LAMBERT

Comment ici ?

ROUGEOTTE

Mais oui... les voilà !... Oh ! voyez donc la demoiselle, quel drôle de couvercle elle a sur la tête !

LAMBERT

C'est M. Richard !

GABRIEL

Mais alors, la jeune dame, c'est Diane !

ROUGEOTTE

Oh ! elle est belle tout de même !... elle est belle tout de même !...

LAMBERT

Comme ce n'est probablement pas pour moi qu'il vient... reçois-le, Gabriel... J'aime autant ne pas me trouver avec lui.

Scène VII

Les mêmes, Richard, Diane.

RICHARD, avant que Lambert soit sorti

Eh bien, ou allez-vous donc, monsieur Lambert ? Ne vous saluez pas, c'est à vous que j'ai affaire.

LAMBERT, se retournant

À moi ? vous avez affaire à moi ?

RICHARD

Oui, mon cher monsieur.

LAMBERT

Son cher monsieur !

RICHARD

C'est votre fils, ce grand garçon-là, n'est-ce pas M. Gabriel ?

LAMBERT

Lui-même.

RICHARD

Mon cher Gabriel, occupez-vous de ma fille ; moi, j'ai à causer avec votre père.

GABRIEL

Moi ?

DIANE

Refusez-vous de vous occuper de moi ?

GABRIEL

Grand Dieu, mademoiselle, trop heureux au contraire ! Mademoiselle veut-elle nous faire l'honneur de prendre quelque rafraîchissement ?

DIANE

Merci ! débarrassez-moi seulement de mon chapeau !

(Gabriel porte le chapeau sur une table.)

RICHARD

Vous êtes étonné de me voir chez vous, cher monsieur Lambert !

LAMBERT

Je dois vous avouer, monsieur le baron, qu'après la contestation que nous avons eue ensemble...

RICHARD

D'abord, je suis baron à Paris, dans mon salon... pour les Parisiens !... mais ici, monsieur Lambert, aujourd'hui comme autrefois... je suis le voisin Richard, ou Richard le meunier, comme vous voudrez. Ah ! je sais bien qu'il y a des gens qui oublient d'où ils sont partis... Moi, je m'en fais gloire ! Quant à notre contestation, j'avais tort ; voilà ma main : que voulez-vous de plus ?

DIANE

Vous ne me reconnaissez pas, monsieur Gabriel ?

GABRIEL

Si fait, mademoiselle ; seulement, je n'ose pas me souvenir !

DIANE

Pourquoi cela ? la mémoire n'est-elle pas le don le plus précieux que nous ait fait le Seigneur ?

GABRIEL

Mademoiselle Diane !

DIANE

Je me souviens, moi.

GABRIEL

Et de quoi pouvez-vous vous souvenir, mon Dieu ?

(Louise entre sans être vue.)

DIANE

Je me souviens que nous avons été élevés et que nous avons joué ensemble, étant enfants ; que, comme vous étiez plus grand que moi, vous me traîniez dans ma petite voiture par les beaux chemins, et me portiez dans les mauvais. Je me souviens qu'un jour, sur un désir de moi, vous avez exposé votre vie... Je voulais un nymphéa qui flottait à fleur d'eau ; en essayant de l'attirer à vous, avec une branche d'arbre, vous êtes tombé dans la rivière ; à mes cris, un brave garçon nommé Gaspard... oh ! je n'ai pas oublié son nom ! est accouru, s'est jeté à l'eau, et vous a sauvé.

LOUISE, à part

Ils se connaissent !

GABRIEL

Il y a si longtemps de cela, mademoiselle Diane !

DIANE

Je ne m'appelle pas Diane, je m'appelle Charlotte.

GABRIEL

Oh ! oui, oui, vous vous appelez Charlotte.

DIANE

Vous disiez ?...

GABRIEL

Je disais qu'il y avait si longtemps que cela était arrivé... et que, ne nous étant pas revus depuis...

DIANE

Vous vous trompez, monsieur Gabriel, nous nous sommes revus.

GABRIEL

Nous !

DIANE

Et vous m'avez bien reconnue... Vous, seulement, vous avez fait semblant de ne pas me reconnaître.

GABRIEL

C'était à Paris, n'est-ce pas ? chez le maître graveur où je travaillais ; vous êtes venue pour faire des cartes au nom de mademoiselle de Saint-Dolay.

DIANE

Une fantaisie de mon père... Je vous ai regardé pour voir si vous me parleriez... vous avez ouvert la bouche. J'attendais, et vous vous êtes remis à votre travail sans prononcer une parole.

GABRIEL

Oh ! mademoiselle, mon silence ne tenait point à ce que je ne vous reconnaissais pas, comme vous l'avez supposé, mais à ce qu'au contraire, je vous reconnaissais trop ! Qu'aurais-je pu vous dire ?... sinon : « Charlotte ! chère Charlotte ! »

DIANE

Eh bien, il fallait me dire : « Charlotte ! chère Charlotte ! » Je vous aurais répondu : « Gabriel ! cher Gabriel ! »

(Elle lui tend la main.)

LOUISE

Mon Dieu !

DIANE

Il y a huit jours, je suis retournée chez votre maître graveur... vous n'y étiez plus. Je lui ai demandé de vos nouvelles ; il m'a dit que votre père vous avait rappelé à la ferme pour vous céder son exploitation ; ce qui était un grand malheur, ajoutait-il, car vous

aviez tant de dispositions pour votre état... je vous répète ses propres paroles... que vous fussiez devenu un des premiers graveurs de Paris. Aussi, quand mon père m'a fait part de son projet, qui était de se porter candidat à la députation dans le Morbihan, et quand il m'a demandé si je voulais l'accompagner, j'ai accepté avec joie, d'abord pour le plaisir de vous revoir, ensuite dans l'espérance de vous faire changer de résolution.

LOUISE

Ah !

DIANE

Quelle est cette jeune femme ?

GABRIEL, vivement

Ma cousine.

LOUISE

Sa cousine et...

GABRIEL, à Louise

Ne vas-tu pas raconter nos détails d'intérieur à mademoiselle !...

DIANE, se levant

Avez-vous fini, mon père ?

RICHARD

Nous commençons à nous entendre, du moins ; j'explique à M. Lambert que je me porte à la députation.

LAMBERT

Oui, et M. le baron me fait l'honneur de me demander ma voix.

RICHARD

Entre voisins de campagne, il me semble que c'est bien simple...

LAMBERT

Entre voisins de campagne qui ne sont plus voisins depuis douze ans.

RICHARD

Oui, mais qui vont le redevenir. J'ai acheté le château de Saint-Dolay.

GABRIEL

Pour l'habiter ?

RICHARD

L'été, oui, surtout si je suis nommé dans le département. Je viendrais m'informer des besoins de mes électeurs. Maintenant, un service.

LAMBERT

Lequel ?

RICHARD

M. Gabriel a-t-il toujours sa belle écriture ?

LAMBERT

Plus belle que jamais, surtout depuis qu'il a appris l'état de graveur.

RICHARD

C'est que j'ai bien envie d'abuser de vous, monsieur Gabriel !

GABRIEL

Faites en toute sécurité.

RICHARD

S'il y avait une imprimerie dans le pays, je ne me permettrais pas une pareille importunité ; mais il n'y en a pas, et j'ai besoin pour demain de cinquante circulaires, pareilles à celle-ci. Voulez-vous vous charger de les faire ? (Gabriel étend la main.) Je vous les payerai bien.

GABRIEL, retirant sa main

Pardon, monsieur, je ne suis pas écrivain public.

DIANE

Comment ! vous refusez de rendre ce service à mon père ?

GABRIEL

Je ne refuse pas de le lui rendre, je refuse de le lui vendre.

DIANE, à son père

Donne-moi cette circulaire. (À Gabriel.) Monsieur Gabriel, je vous en prie.

GABRIEL

Vous avez dit qu'il vous les fallait pour demain, vous les aurez, monsieur.

LOUISE

Quel empressement !

RICHARD

Est-ce que vous ne pourriez pas, ce soir, m'envoyer toujours ce que vous aurez de fait ?

GABRIEL, tirant sa montre

Deux heures !... je crois pouvoir vous promettre le tout pour ce soir, monsieur.

DIANE

Déjà deux heures, et vous n'avez pas encore fait la moitié de vos visites, mon père.

GABRIEL, ouvrant un carton et prenant un papier

Cette écriture-là vous paraît-elle assez lisible ?

RICHARD

Je crois bien !

DIANE, feuilletant le carton

Oh ! le joli paysage !... Mais c'est une gravure !

GABRIEL

C'est un dessin à la plume.

DIANE

De qui ?

GABRIEL

De moi.

DIANE

Un original ?

GABRIEL

Hélas ! non, mademoiselle, une copie.

DIANE

C'est vrai, vous avez toujours eu du goût pour le dessin...
Quand j'étais petite, vous vouliez toujours faire mon portrait.

GABRIEL

Vous étiez si jolie !...

DIANE

Suis-je donc changée ?

GABRIEL

Oui, vous êtes devenue belle !

LOUISE, à part

Oh ! impossible, impossible !... Je souffre trop !

(Elle sort.)

Scène VIII

Les mêmes, hors Louise.

RICHARD

Il est donc convenu que vous vous mettez à mes circulaires tout de suite ?

GABRIEL

À l'instant !

RICHARD

Que, dans deux heures, j'envoie prendre ce qu'il y a de fait, et que, ce soir, vous m'apportez le reste ?

GABRIEL

C'est convenu.

DIANE

Adieu, monsieur Lambert... Adieu, mademoiselle... Tiens, elle n'est plus là ! Vous ferez mes compliments à votre cousine, monsieur Gabriel.

LAMBERT

Je vais vous conduire par le clos, cela vous raccourcit au moins de cinq cents pas !

(Elle sort avec Richard et Diane.)

Scène IX

Gabriel, seul.

Oh ! je ne m'étais donc pas trompé ; à Paris, elle m'avait reconnu, et elle est revenue chez le graveur, et elle s'est informée de moi, et elle se souvient de tout, comme moi. Elle a voulu que je la nommasse Charlotte, comme autrefois. Quelle étrange chose ! Voilà une femme que je n'avais pas vue depuis douze ans, si ce n'est un instant, à Paris... Je la revois, et elle entre violemment

dans mon cœur et en chasse tout ce qui s'y trouvait avant elle. Non ! pas avant elle ; la première, elle y est entrée, et jamais elle n'en est sortie ! Comme elle m'a, par pure coquetterie sans doute, un instant traité en égal ! À ce point que, si je l'avais voulu, j'aurais pu croire qu'elle était jalouse de Louise !... Pauvre Louise !... Heureusement que son père a eu la pitié de me faire comprendre que je n'étais qu'un valet qu'on payait !... car il me les payera, les circulaires, et je serai forcé d'accepter son argent, je suis son inférieur, je n'ai pas le droit de lui rendre un service. Allons, copiste, à l'œuvre !

(Il se met au travail.)

Scène X

Gabriel, copiant ; Gaspard, paraissant sur l'appui de la fenêtre ; il est vêtu d'une blouse, il porte un bonnet de police et un pantalon d'uniforme.

GASPARD

Par ma foi, je les ai distancés. Ce que c'est que d'avoir étudié le pas gymnastique !... Une fenêtre ouverte, pas de portier, inutile de demander le cordon. M'y voilà ! ouf ! Quelqu'un...

(Il va sur la pointe du pied à une grande armoire, où il se blottit ; au moment où il ferme la porte sur lui, Gabriel se retourne.)

GABRIEL

Hein ! Qui va là ?... Personne !

(Il se remet au travail.)

GASPARD, ouvrant doucement l'armoire

Cela sent terriblement le renfermé ici !... Heureusement qu'il y a du liquide.

GABRIEL

Et quand on pense qu'il faut que j'écrive cinquante fois : « Monsieur, je viens solliciter l'honneur... » Sot métier que celui que je fais là !

(Il écrit.)

Scène XI

Les mêmes, un brigadier de gendarmerie, un gendarme.

LE GENDARME

Brigadier, je vous affirme que je l'ai vu se diriger de ce côté.

LE BRIGADIER

Explorons ! – Bonjour, monsieur Gabriel.

GABRIEL

Ah ! c'est vous, monsieur Dumont !

LE BRIGADIER

Personnellement !

GABRIEL

Est-ce que vous viendriez m'arrêter, par hasard ?

LE BRIGADIER

Vous ? Allons donc !... Les honnêtes gens comme vous et moi, monsieur Gabriel, ne sont point susceptibles d'être arrêtés... Non, nous sommes à la poursuite d'un déserteur.

GABRIEL

Bah !... Ce n'est point à celle de Gaspard Durel ?

LE BRIGADIER

Si fait, au contraire !... Vous savez donc qu'il a déserté ?

GABRIEL

Mon père m'a dit vous avoir rencontré.

LE BRIGADIER

C'est vrai ; cela me fera de la peine d'incarcérer le fils du vieux père Durel, qui est mon ami ; mais le devoir avant tout !

LE GENDARME

Brigadier !

LE BRIGADIER

Gendarme ?

LE GENDARME

Je vous assure que s'il n'est pas dans la ferme du papa Lambert, il n'en est pas loin.

LE BRIGADIER

Avez-vous vu quelque chose, monsieur Gabriel ?

GABRIEL

Non ; mais vous êtes libre de chercher, brigadier. La maison est à vous, et si vous voulez commencer par cette chambre...

LE BRIGADIER

Inutile de nous arrêter, monsieur Gabriel ; nous autres gendarmes, nous ne nous arrêtons jamais !... Il aura pris le petit chemin qui longe la ferme et qui conduit au bois Paulet.

GABRIEL

Probablement.

LE GENDARME

Brigadier !

LE BRIGADIER

Gendarme ?

LE GENDARME

Demandons à M. Gabriel la permission de traverser la ferme, cela nous raccourcira d'un demi-kilomètre.

GABRIEL

Traversez, brigadier, traversez !

LE BRIGADIER, enjambant la fenêtre

C'est permis ?

GABRIEL

Je le crois bien !

LE BRIGADIER

Escalade, mais sans effraction.

GABRIEL, au brigadier

Comme vous avez chaud ! voulez-vous vous rafraîchir ?

LE GENDARME

Brigadier !

LE BRIGADIER

Gendarme ?

LE GENDARME

Ce jeune homme vous fait une proposition, celle de vous rafraîchir ! – Bien volontiers, monsieur Gabriel.

LE BRIGADIER

Gendarme, si ce jeune homme me fait une proposition, c'est

à moi d'y répondre. (À Gabriel.) Monsieur Gabriel, vous êtes bien honnête. (Gabriel met la main à la clef de l'armoire, le brigadier l'arrête.) Mais, dans l'exercice de mes fonctions, je n'absorbe jamais ; redonnez-moi un tour de clef à cette armoire. Et nous, gendarme...

LE GENDARME

Brigadier ?

LE BRIGADIER

Au bois Paulet ! Bonjour au père Lambert, monsieur Gabriel.
(Il sort, suivi du gendarme.)

Scène XII

Gabriel, travaillant ; Gaspard,
entr'ouvrant la porte de l'armoire.

GASPARD, dans l'armoire,
allongeant le bras au dehors

Bonjour, Gabriel !

(Il sort tout à fait.)

GABRIEL, se retournant

Gaspard ! toi ! toi ! ici ?

GASPARD

Je n'ai plus une goutte de sang dans mon bonnet de police.

GABRIEL

Comment ! tu étais caché là, dans cette armoire ? Et quand je pense que j'ai failli l'ouvrir !

GASPARD

Et je dois même t'avouer que moi qui ne perdais pas une parole de ce qui se disait ici, j'ai trouvé que, pour un camarade, tu avais une bien mauvaise idée d'offrir la goutte à ce brigadier, qui me donnait la chasse... Dire que s'il avait eu la pépie, j'étais pincé !

GABRIEL

Pardonne-moi, Gaspard ; qui pouvait deviner... ?

GASPARD

Mais, en principe, est-ce que l'on offre jamais à boire à la for-

ce armée !...

GABRIEL

Tu es donc réellement déserteur, mon pauvre Gaspard ?

GASPARD

Les mauvaises langues disent cela parce que j'ai quitté le régiment deux ans avant mon temps fini ; mais il ne faut pas les croire, je suis en rupture de garnison.

GABRIEL

En rupture de garnison ?

GASPARD

Oui, c'est un mot que j'ai trouvé pour expliquer ma position sociale aux autorités.

GABRIEL

Ainsi c'était bien toi qu'ils poursuivaient ?

GASPARD

Tu l'as dit, mon fils.

(Il semble chercher et ouvre les portes les unes après les autres.)

GABRIEL

Que diable fais-tu ?

GASPARD

Ne t'inquiète pas, je cherche... Va toujours, j'ai trouvé ! Va donc voir si personne ne vient.

(Gabriel remonte au fond, Gaspard disparaît dans le cabinet où Gabriel a changé d'habits.)

GABRIEL

Mais tu es perdu !

GASPARD, du cabinet

Si je suis arrêté, mais je ne le suis pas encore !

GABRIEL

Malheureux ! c'est qu'il y va tout bonnement de la vie.

GASPARD

Cinq ou six balles dans l'estomac pour m'ouvrir l'appétit ; mais on ne me pincera pas !

GABRIEL, redescendant

Avec ton bonnet de police et ton pantalon rouge ?

GASPARD

Oui, je sais... C'est imprudent ; mais que veux-tu ! je n'avais pas encore trouvé l'occasion de m'en défaire avantageusement. (Sortant habillé en paysan.) Mais maintenant que je l'ai trouvée, je suis plus tranquille.

GABRIEL

Mais ce sont mes habits que tu as là !

GASPARD

Ne trouves-tu pas qu'ils me vont comme s'ils étaient faits pour moi ! Tu n'es pas malheureux d'avoir une garde-robe si bien montée, tout en double ! muscadin, va !

GABRIEL

Mon pauvre Gaspard, si mes habits assuraient ta fuite, je serais trop heureux !

GASPARD

En tout cas, ils y contribueront.

GABRIEL

J'ai là un travail pressé... tu permets ?...

(Il se remet au travail.)

GASPARD s'approche de lui

Mazette ! tu as une belle écriture, toi ! Oh ! c'est moulé !

GABRIEL

Mais pourquoi donc as-tu déserté ?

GASPARD

Pour une foule de raisons, toutes meilleures les unes que les autres... Les tambours avaient des figures qui me déplaisaient... la grosse caisse était trop maigre... le flageolet trop gras... la vivandière trop rouge, et les sapeurs trop pâles !... il n'y avait que le sergent qui m'allait ; mais dans une petite conversation, je lui offris deux soufflets, et... tu sais... au bout de cela... il y a le conseil de guerre... Ma foi, je ne l'attendis pas !... Ah ! sacristi ! que j'ai soif ! (Gabriel fait un mouvement.) Non ! ne te dérange pas ! (Il va prendre une bouteille et un verre dans l'armoire, puis il boit.) Hum ! il est bon, ce vin-là !

GABRIEL

C'est le vin du papa Lambert. Ah çà ! d'où viens-tu ?

GASPARD

De Vannes.

GABRIEL

Et que comptes-tu faire ?

GASPARD

Aller à Paris.

GABRIEL

À Paris ! C'est là que tout le monde va !

GASPARD

Parce que chacun y trouve chaussure à son pied ; parce que la femme, pourvu qu'elle soit gentille, l'homme, pourvu qu'il soit adroit, y font fortune, plus ou moins honnêtement, bien entendu ; mais s'il n'y avait que les honnêtes gens qui y fissent fortune, il y aurait trop de capitaux en souffrance.

GABRIEL

Mais, pour aller à Paris, tu as donc de l'argent ?

GASPARD

Pas un sou !

GABRIEL

Comment vas-tu faire, alors ?

GASPARD

Bon ! est-ce que le hasard n'est point là ? Tout à l'heure, je n'avais pas d'habits, ou, bien pis que cela, j'avais des habits compromettants : le hasard y a pourvu, comme tu vois ; il me faut combien pour aller à Paris ?

GABRIEL

Il te faut trois jours.

GASPARD

Non, il me faut cent francs... Eh bien, le hasard y pourvoira !...
Prête-moi cent francs, Gabriel.

GABRIEL

Mon pauvre ami, je n'ai jamais eu cent francs.

GASPARD

Emprunte-les à ton père.

GABRIEL

Sous quel prétexte ?

GASPARD

Bah ! à un père, est-ce qu'on lui donne des prétextes ?

GABRIEL

Impossible !

GASPARD

Dis-lui que c'est pour un ami dans le besoin.

GABRIEL

Il voudrait connaître l'ami, et, tu le sais, il ne t'a jamais porté dans son cœur, le papa Lambert.

GASPARD

Que c'est drôle qu'il y ait des gens qui viennent au monde avec des idées comme celles-là !

GABRIEL

Que veux-tu ! ce sont les siennes.

GASPARD

Alors, ne demande pas, prends !

GABRIEL

Un vol, Gaspard !

GASPARD

Avancement d'hoirie, voilà tout, puisque tu es fils unique ; aussitôt mon arrivée à Paris, à la première affaire que je fais, je te renvoie tes cent francs.

GABRIEL

Je te l'ai dit, Gaspard, impossible ! mes habits, c'est bien, ils sont à moi, tu les prends, à merveille ; mais l'argent du père, non.

GASPARD

Oh ! Gabriel, de la part d'un ami, je n'aurais jamais cru cela, fi !... Bon ! qui est-ce qui nous arrive ?

Scène XIII
Les mêmes, un domestique.

LE DOMESTIQUE

M. Gabriel Lambert !

GABRIEL

C'est moi.

LE DOMESTIQUE

Je viens, de la part de M. le baron Richard, prendre ce qu'il y a de circulaires faites, afin qu'elles puissent partir par la poste aujourd'hui.

GABRIEL

En voici une trentaine ; dans deux heures, je lui porterai le reste.

LE DOMESTIQUE

Mon maître m'a chargé de vous remettre ce petit paquet.

GABRIEL, l'ouvrant

Soixante francs ! Merci, mon ami ; faites-moi le plaisir de rendre cet argent à votre maître.

LE DOMESTIQUE

Il est sorti.

GABRIEL

Mais mademoiselle Diane est-elle sortie, elle ?

LE DOMESTIQUE

Non, monsieur.

GABRIEL

Remettez ces soixante francs à mademoiselle Diane, alors, et dites-lui que je n'estime pas si haut mon travail de quelques heures.

LE DOMESTIQUE

Ce sera fait, monsieur.

(Il sort.)

GASPARD, à part

Presque la somme qu'il me faudrait, et il la refuse !... Ah ! je comprends, nous faisons le fier, à cause de la demoiselle.

Scène XIV
Gaspard, Gabriel.

GASPARD

Tu ne seras jamais riche, mon pauvre Gabriel.

GABRIEL

Que veux-tu ! on a des répugnances.

GASPARD

Et cependant tu aurais pu me prêter cette somme que tu avais gagnée honnêtement et qui pouvait me sauver la vie ; si j'avais fait toutes ces réflexions-là pour me jeter à l'eau quand tu te noyais !...

GABRIEL, lui donnant la main

Je le sais, mon ami, et crois que, s'il eût été possible... mais j'avais des raisons sérieuses pour refuser.

GASPARD

Bon ! je les connais, tes raisons.

GABRIEL

Tu les connais ?

GASPARD

Veux-tu que je te les dise ? Tu es amoureux de mademoiselle Richard.

GABRIEL

Moi ! qui t'a dit cela ?

GASPARD

Et tu veux faire le généreux vis-à-vis d'elle.

GABRIEL

Tais-toi, Gaspard ! si Louise t'entendait...

GASPARD

Bien !... il y a mademoiselle Louise et mademoiselle Diane ! Oh ! Lovelace que tu es ! Veux-tu me prêter les cent francs ?

GABRIEL

Mais puisque je ne les ai pas !

GASPARD

Alors, je vais trouver mademoiselle Diane, et je lui rappellerai

que, le jour où tu te noyais, parce que tu avais voulu cueillir une fleur qu'elle désirait...

GABRIEL

Ne fais pas cela, Gaspard !

GASPARD

Pourquoi donc ?

GABRIEL

Parce que je ne veux pas.

GASPARD

Alors, comme il me faut absolument cent francs, si tu ne veux pas que je les demande à mademoiselle Richard, prête-les-moi.

GABRIEL

Je n'ai pas cent francs, Gaspard ; mais tout ce que j'ai, je vais te le donner : ma montre d'abord, tiens, prends... Avec la chaîne, elle vaut bien deux louis ; puis cette bague, un souvenir de Louise.

GASPARD

Est-ce bien tout ce que tu as sur toi ?

GABRIEL, se fouillant et jetant
tout ce qu'il a sur la table

Tiens, juges-en toi-même !

GASPARD

Brave cœur, tu te dépouilles pour moi ! Mais comme je ne suis pas fier et que je n'aime pas mademoiselle Richard...

GABRIEL

Tais-toi !

GASPARD

J'accepte tout, même ce billet de deux cents francs.

GABRIEL

Non, ce billet n'est point à moi.

(Il le prend des mains de Gaspard,
le déchire, et le jette dans la cheminée.)

GASPARD

Comments ! tu déchires les billets de banque qui ne t'appartiennent pas !

GABRIEL

Ne me demande pas d'explications, Gaspard ; j'ai fait tout ce que je pouvais pour toi ! Je t'ai donné mes habits, le peu que j'ai de bijoux, tout ce que j'avais d'argent ; va-t'en, Gaspard, va-t'en !

GASPARD

C'est bien, je m'en vais ! Adieu, Gabriel ! (Regardant les fragments du billet déchiré.) On reviendra !...

(Il sort.)

Scène XV

Gabriel, Diane, suivie du domestique.

GABRIEL, avec un certain effroi

Vous ! vous ici, mademoiselle !

DIANE

Pourquoi pas ? N'y suis-je pas venue tantôt avec mon père ?

GABRIEL

Sans doute, mais...

DIANE

Mais j'étais avec mon père, voulez-vous dire ? Eh bien, maintenant, je me suis fait accompagner par un domestique ; d'ailleurs, je ne croyais point que ce fût pour le village et pour des amis que cette grande étiquette était faite.

GABRIEL

Pardonnez-moi ! parfois, dans mes distractions, je ne sais ce que je dis.

DIANE

Laissez-moi vous expliquer ma démarche, puisqu'elle vous paraît avoir besoin d'être expliquée. J'ai appris, par le domestique de mon père, que vous aviez refusé l'argent qu'il vous avait envoyé. Il ne faut pas en vouloir à mon père, Gabriel.

(Gaspard rentre, et se glisse dans le cabinet aux habits.)

GABRIEL

Mademoiselle...

DIANE

Les banquiers, voyez-vous, cela ne connaît qu'une chose, l'argent ; mais moi qui comprends votre délicatesse, cher monsieur Gabriel, et qui ne veux pas me brouiller avec vous pour les quinze jours que nous avons à passer à Saint-Dolay...

GABRIEL

Ah ! vous restez quinze jours à Saint-Dolay, mademoiselle ? Quel bonheur !

DIANE, souriant

C'est un bonheur ?

GABRIEL

Pour moi, qui vous verrai pendant ces quinze jours.

DIANE

Ne nous réjouissons pas trop cependant, cela dépendra des nouvelles que mon père attend ce soir ; peut-être serons-nous forcés de partir demain !

GABRIEL

Oh ! vous n'étant plus là, que deviendrai-je ?

DIANE

Vous épouserez mademoiselle Louise !

GABRIEL

Diane !

DIANE

Mais je ne suis pas venue pour tout cela, je suis venue pour vous dire que je comprenais votre conduite vis-à-vis de mon père et pour ajouter qu'en refusant de l'argent, vous accepteriez, je l'espère, un brimborion qui n'aurait d'autre mérite que de m'avoir appartenu... Donnez-moi votre montre, je veux y attacher moi-même ce cachet !

GABRIEL

Ma montre ? je n'ai pas de montre, mademoiselle.

DIANE

Je vous en ai vu une tout à l'heure !

GABRIEL

Depuis que vous l'avez vue, je l'ai donnée à un ami qui est

dans le besoin ; mais n'importe, je garderai précieusement ce cachet comme le souvenir d'un passé qui malheureusement ne peut pas revenir.

DIANE

Et voici ma main, en mémoire du présent.

GABRIEL

Oh ! mademoiselle, vous voulez donc me rendre fou !

(Il lui baise la main.)

Scène XVI

Les mêmes, Louise.

LOUISE

Ah ! mon Dieu, pardonnez-moi, Gabriel, je croyais mademoiselle partie depuis longtemps !

DIANE

J'étais partie, c'est vrai, mademoiselle ; mais je suis revenue pour remercier M. Gabriel de sa délicatesse envers mon père ; et comme le remerciement est fait, cette fois, je prends véritablement congé de lui et de vous. Adieu, monsieur Gabriel !... Mademoiselle !...

(Elle fait un léger signe de tête et sort.)

Scène XVII

Gabriel, Louise.

GABRIEL

Tu avais quelque chose à me dire, Louise ?

LOUISE

Oui ! une mauvaise nouvelle à te donner ; ce qui fait que je ne te gronde pas pour le mal que tu me causes, mon pauvre ami.

GABRIEL

Du mal... moi ! et en quoi ?

LOUISE

Rien ; pardon de ce qui m'amène. Je t'apporte une lettre que vient de recevoir ton père et qui le rend bien malheureux.

GABRIEL

Qu'annonce donc cette lettre ?

LOUISE

Elle annonce que l'homme d'affaires chez lequel ton père avait déposé les fonds pour payer ses acquisitions vient de disparaître.

GABRIEL

Mon Dieu !

LOUISE

De sorte qu'un voyage à Paris est indispensable.

GABRIEL

Et pourquoi mon père n'y va-t-il pas lui-même, à Paris ?

LOUISE

Ton père, Gabriel ? à peine sait-il lire et écrire ; il ne connaît point Paris, que tu connais. Est-ce un homme comme lui, voyons, qui peut poursuivre une semblable affaire ?

GABRIEL

Mais qui ira donc, alors ?

LOUISE

Mais il me semble qu'à défaut de ton père, il n'y a que toi.

GABRIEL

Moi ? c'est impossible !

LOUISE

Impossible ! et pourquoi ?

GABRIEL

Difficile, je voulais dire : mon père ne m'a-t-il pas chargé des travaux de la ferme ?

LOUISE

Ton absence ne sera pas longue, quinze jours tout au plus.

GABRIEL, à part

Quinze jours ! juste le temps qu'elle a à rester ici.

LOUISE

Tu dis ?

GABRIEL

Je dis que décidément je ne partirai pas.

LOUISE

Tu ne partiras pas, Gabriel ! quand il s'agit d'une somme qui comprend à peu près toutes les économies de ton père. Ah ! ce refus n'est point naturel, mon ami, et quelque chose que tu ne peux ou plutôt que tu ne veux pas dire te retient ici.

GABRIEL

Ah ça ! mais, ce matin, tu avais si grand'peur que je ne te quittasse, et, ce soir, voilà que tu veux, bon gré mal gré, m'envoyer à Paris !

LOUISE

Mon ami, je te parlais de la Providence ce matin ; qui te dit que ce n'est point la Providence qui nous envoie un malheur pour nous sauver ?

GABRIEL

Je ne sais ce que tu veux dire, Louise, ni ce que la Providence a à faire dans tout ceci. En attendant, je vais voir le père et causer avec lui.

LOUISE

C'est-à-dire que tu vas essayer de lui persuader que c'est à lui, et non à toi, de faire le voyage... Malheureux, n'était-ce donc pas assez de sacrifier l'un de nous sans sacrifier tous les deux !

GABRIEL

Des reproches, Louise ! Ah ! si nous en sommes à nous quereller avant le ménage !

LOUISE, tombant sur une chaise

Non, non ; va, mon ami ! il est important qu'une prompte décision soit prise d'une façon ou de l'autre, va !

GABRIEL, la regardant

Pauvre Louise !

(Il sort.)

Scène XVIII

Louise, puis Gaspard, sortant du cabinet.

LOUISE

Comme il l'aime, mon Dieu !

GASPARD

Je crois que voilà le moment !

LOUISE, à elle-même

J'ai fait ce que j'ai dû pour l'éloigner d'elle, et je n'ai pu y réussir... Ah ! il a beau chercher des prétextes, c'est pour elle qu'il reste. Que faire ?

GASPARD

Voulez-vous un bon moyen, mademoiselle Louise ?

LOUISE, se levant

Qui êtes-vous ?

GASPARD

Pas de crainte, je suis le fils du père Durel : Gaspard.

LOUISE

Pas possible !

GASPARD

Par malheur, je n'ai pas le temps de vous montrer mon acte de naissance. Les moments sont précieux ! Vous cherchez un moyen de l'éloigner, Gabriel, n'est-ce pas ?

LOUISE

Oui, oui, et je n'en trouve point. En auriez-vous un, vous ?

GASPARD

Infaisible ! dites-lui tout simplement, comme cela, en l'air, que mademoiselle Diane part demain, et il partira ce soir.

LOUISE

Oh ! il est donc vrai que c'était pour elle !

GASPARD

Je n'ai pas besoin de vous en dire davantage ; d'abord, je ne suis pas revenu pour cela. (À part, regardant le billet.) Il y est toujours ! (Haut.) J'ai perdu mon briquet et je suis revenu pour allumer ma pipe. Voilà tout justement du papier à terre près de la cheminée. (Il ramasse les morceaux du billet déchiré par Gabriel.) En les recollant, cela vaudra du neuf ! (Regardant.) Tiens... il était faux !... Comment ! comment ! Gabriel s'amuse à faire de faux billets de banque dans ses moments perdus ! ça ne m'étonne plus qu'il n'ait pas voulu me le donner. Allons, allons, ne vous déses-

pérez pas, ma petite mère !... (À part.) Elle ne perdra pas grand'chose en perdant Gabriel !... Il finira mal, ce garçon-là ! il finira mal !

(Il sort. Louise n'a entendu que ce qui a rapport à Diane.)

Scène XIX

Louise, puis Gabriel et Lambert.

GABRIEL, entrant avec Lambert

Vous m'approuvez, n'est-ce pas, mon père ?

LAMBERT

Tu me donnes de bonnes raisons, c'est vrai ! cependant, j'aurais mieux aimé que ce fût toi qui ailles là-bas ! un homme d'affaires, un étranger, ne prendra jamais nos intérêts comme toi ou moi.

LOUISE, à Lambert

Mais pourquoi chargez-vous de cela un étranger ?

LAMBERT

Qui veux-tu que nous en chargions ?

LOUISE

Un ami, M. Richard, par exemple.

GABRIEL

M. Richard ?... Impossible ! il reste ici quinze jours.

LOUISE

C'était son intention d'abord, mais il paraît qu'il a changé d'avis, il retourne demain à Paris.

GABRIEL, à Louise

Comment sais-tu ?...

LOUISE

Le domestique est venu demander si les circulaires étaient faites, en disant que son maître avait reçu des nouvelles qui le forçaient de quitter immédiatement Saint-Dolay avec mademoiselle Diane ; ne m'en demandez pas davantage, je dis ce que je sais.

LAMBERT

C'est une idée, ça, ma petite Louise, et je vais jusqu'au

château.

GABRIEL

Si cependant, mon père, j'étais sûr...

LAMBERT

De quoi ?

GABRIEL

Que ma présence ne fût point indispensable ici.

LOUISE

Pour ma part, je ferai tout ce que je pourrai.

LAMBERT

Quant à moi, il me semble qu'en moins de huit jours, on peut couler cette affaire.

GABRIEL

Dame, mon père, si vous y tenez absolument !

LOUISE, à part

Ô mon Dieu ! donnez-moi la force de ne pas pleurer.

GABRIEL

Je n'insisterai pas davantage, je suis prêt à partir.

LOUISE, de même

Oh ! Gaspard me l'avait bien dit !

LAMBERT

Eh bien, alors, demain si tu veux.

GABRIEL

Pourquoi attendre à demain ? Du moment que la décision est prise, le mieux est de l'exécuter tout de suite.

LOUISE, de même

Mon Dieu !

LAMBERT

Eh bien, donc, ce soir, si tu veux ?

GABRIEL

Alors, je n'ai pas de temps à perdre pour faire ma valise.

LOUISE

Veux-tu que je t'aide, Gabriel ?

GABRIEL

On n'a pas besoin d'être deux pour cela !

LAMBERT

Eh bien, moi, Gabriel, je vais chercher l'argent nécessaire à ton voyage.

(Il sort.)

LOUISE

Oui, tu as raison, Gabriel, on n'a jamais besoin d'être deux quand il y en a un des deux qui n'aime plus l'autre. (Lambert revient.) Oh ! mon oncle, j'ai bien des choses à vous dire, allez !

Scène XX

Louise, Lambert.

LAMBERT

Parle, mon enfant, je t'écoute ; mais qu'as-tu donc, mon Dieu ? tu es tout en larmes !

LOUISE

Oh ! je suis bien malheureuse !

LAMBERT

Toi, malheureuse ! quelqu'un t'aurait-il offensée ? Je ne suis qu'un vieillard, mais malheur à celui qui oserait toucher à un cheveu de ta tête ! Parle, mon enfant ; que t'a-t-on fait ?

LOUISE

Gabriel ne m'aime plus, mon oncle !

LAMBERT

Tu es folle ! il y a une heure que, là, chez moi, il me disait qu'il ne voulait point aller à Paris à cause de toi.

LOUISE

Il vous a trompé, il ne voulait point aller à Paris parce qu'il croyait que mademoiselle Richard restait ici.

LAMBERT

Comment ?

LOUISE

Mais quand, voulant l'éloigner d'elle, je lui ai dit qu'elle partait, vous avez vu avec quel empressement il se met en route !

LAMBERT

Alors, ce départ de mademoiselle Richard ?...

LOUISE

Est un mensonge inventé par moi ; Gabriel aime cette jeune fille, c'est moi qui vous le dis !

LAMBERT

Et je n'ai rien vu, je n'ai rien deviné ! Ah !... Eh bien, c'est à moi qu'il va répondre de sa trahison !

LOUISE

Mon oncle, pas un mot ! il ne reviendrait plus.

LAMBERT

Eh bien, où serait le mal quand il ne reviendrait pas ? Crois-tu qu'une belle et bonne fille comme toi ne trouvera pas toujours l'équivalent d'un drôle comme lui !

LOUISE

Oh ! vous ne savez pas tout, mon oncle, vous ne savez pas tout !

LAMBERT

Qu'y a-t-il donc encore ?

LOUISE

Mon oncle !...

LAMBERT

Parle !

LOUISE, tombant à genoux

C'est que je ne peux plus en épouser un autre !

LAMBERT

Toi ! et c'est ce misérable !...

LOUISE

Hélas ! ne le maudissez pas seul ! je suis aussi coupable que lui !

LAMBERT

Mais alors, je ne veux pas qu'il parte ! je veux qu'il reste ! je veux qu'il t'épouse !

LOUISE

Non, pour l'amour du ciel ! laissez-le aller à Paris. S'il reste ici, il la verra tous les jours. À Paris, au contraire, le souvenir de cette jeune fille s'effacera. Quand il reviendra, elle ne sera plus

ici. Dans ce moment, mon père, je ne demande que votre pardon.

LAMBERT

Viens dans mes bras, ma fille ! viens-y avec confiance ! Tu n'es ni la Madeleine ni la femme adultère, et le Seigneur leur a cependant pardonné à toutes deux. (Il l'embrasse.) Maintenant, du calme, je me retire, je ne veux pas le voir, je ne pourrais m'empêcher de lui dire ce que je pense de lui. (Il lui donne de l'argent.) Tiens, tu lui remettras cet argent en lui disant que je le dispense de me faire ses adieux. Mais toi ! oh ! embrasse-moi, Louise !

(Il sort.)

Scène XXI

Louise, puis Gabriel.

LOUISE

Mon Dieu, pardonnez-moi le mensonge que j'ai fait à Gabriel, mon excuse est dans mon amour.

(Entre Gabriel, le sac au dos, le bâton à la main ;
Rougeotte le suit, portant une petite valise.)

GABRIEL

Me voici prêt. Louise, où est mon père ?

LOUISE

Il est dans sa chambre.

GABRIEL

Je vais lui dire adieu.

LOUISE

Mon Gabriel, crois-moi, n'y va pas.

GABRIEL

Pourquoi ?

LOUISE

Au moment de se séparer de toi, le cœur lui a manqué, il m'a chargé de te remettre cet argent. Tout à l'heure, il voulait te retenir, c'est moi qui ai insisté pour qu'il te laissât partir. S'il te revoit, je ne réponds de rien.

GABRIEL

Tu crois ?

LOUISE

Si cependant le désir de l'embrasser est plus fort que la crainte qu'il ne te retienne, va, Gabriel, va !...

GABRIEL

Non. Tu te chargeras de mes adieux pour lui, Louise. – Rougeotte, va en avant, ma fille, je te rejoins.

(Rougeotte se met à pleurer.)

GABRIEL

Eh bien, qu'as-tu donc ?

ROUGEOTTE

J'ai que cela me gibouille l'estomac de vous voir partir ; mais, que voulez-vous, quand il le faut, il le faut !

(Elle sort.)

Scène XXII

Louise, Gabriel.

LOUISE

Et toi, Gabriel, es-tu donc le seul à qui cette séparation, si courte qu'elle doive être, ne tire pas des larmes des yeux ?

GABRIEL

Ne pleure pas ainsi, Louise !

LOUISE

Comment veux-tu que je ne pleure pas, quand je sens que tu emportes avec toi mon espérance, mon bonheur, ma vie !

GABRIEL

Ah ! mon Dieu, tu vas m'ôter tout courage. À bientôt, ma Louise, à bientôt !

(Il s'éloigne ; Louise tombe à genoux.)

LOUISE

Ô mon Dieu ! mon Dieu ! (Ses yeux sont attirés par les morceaux du billet de banque déchiré.) Qu'est-ce que cela ? Gabriel ! Gabriel ! reviens !

GABRIEL, revenant

Qu'y a-t-il ?

LOUISE

Je suis toute tremblante, vois ! (Lui présentant un fragment du billet de banque.) Qu'est-ce que c'est que cela, et d'où peut venir ce morceau de billet de banque ?

GABRIEL

D'un billet de deux cents francs qui ne valait rien, et que j'ai déchiré.

LOUISE

Comment ! il ne valait rien ? Il y a donc des billets de banque qui ne valent rien ?

GABRIEL

Sans doute, les billets faux.

LOUISE

Mais d'où vient celui-ci ?

GABRIEL

L'autre jour, mon père a reçu un billet, un vrai, je l'ai imité à la plume.

LOUISE

Oh ! ne me dis pas cela, tu me fais peur !

GABRIEL

Ah ! par exemple, peur de quoi ?

LOUISE

Je n'en sais rien, c'est comme un pressentiment.

GABRIEL, l'embrassant

Tiens, voilà la monnaie de ce billet qui t'inquiète.

LOUISE, insensible à ses caresses

Regarde, Gabriel !

GABRIEL, avec une certaine impatience

Quoi ? que veux-tu que je regarde ?

LOUISE

Regarde ce qui est écrit là : *La loi punit de mort le contre-facteur.*

GABRIEL

C'est vrai ! mais que m'importe à moi cette menace terrible ? La punition est pour ceux qui en font un métier ! moi, je n'ai rien

à craindre ! Adieu encore, Louise ! adieu, ou plutôt au revoir !

(Il s'éloigne.)

LOUISE, tombant sur une chaise

La loi punit de mort le contrefacteur !

ACTE PREMIER

*Un jardin éclairé somptueusement avec girandoles et verres de couleur.
– À droite, un pavillon praticable, ouvert face au public, et laissant voir
des salons brillamment éclairés ; des tables de jeu sont à l'intérieur.*

Scène première

Fabien de Lussan ; invités, hommes et femmes,
se promenant dans le jardin.

FABIEN

Est-ce une consultation que tu désires, cher ami ?

DE LUSSAN

Dieu merci, non... Je me porte assez bien pour n'avoir pas
besoin de recourir à la science.

FABIEN

Quoique médecin, je t'en félicite et de tout mon cœur.

DE LUSSAN

Merci ; seulement, je désire savoir si, parmi tes nombreux
clients, tu n'en aurais pas quelqu'un ayant habité la Guadeloupe.

FABIEN

Dans quel but me demandes-tu cela ?

DE LUSSAN

Oh ! mon Dieu, c'est simple comme bonjour... J'aime made-
moiselle Richard.

FABIEN

Diane ?...

DE LUSSAN

Oui !

FABIEN

Elle ou la cassette de son père ?

DE LUSSAN

Je suis assez riche pour avoir le droit de ne pas être soupçonné
de spéculation... quand je dis : *J'aime !*... J'ai tout lieu de croire
que j'allais être payé de retour, comme on dit dans les romances,
dans les devises de confiseur et dans les opéras comiques... lors-

qu'un certain vicomte Henri de Faverne est venu se jeter dans mes amours...

FABIEN

Et y a fait un trou ?

DE LUSSAN

Justement !... Or, ce M. Henri de Faverne... qui joue un jeu d'enfer... qui a les plus beaux chevaux, qui parie aux courses, en attendant qu'il fasse courir... quand on lui demande qui il est et d'où il vient, dit appartenir à une riche famille de colons qui a des biens à la Guadeloupe.

FABIEN

Et tu soupçonnes la vérité de ce récit ?

DE LUSSAN

Mon cher docteur, rien n'est soupçonneux comme un prétendant évincé.

FABIEN

Comment, tu en es là !... évincé ?...

DE LUSSAN

Non, mais il y a eu balance.

FABIEN

Donc, résumons-nous... Tu veux savoir ?

DE LUSSAN

S'il y a en effet une famille de Faverne à la Guadeloupe... S'il y a une famille et qu'elle soit riche... il n'y a rien à dire. Mais s'il n'y en a pas, il est de mon devoir de démasquer un intrigant qui se présente sous un faux nom...

FABIEN

Pour épouser une femme que tu aimes... C'est trop juste !...

DE LUSSAN

Je n'aimerais pas Diane, qu'en semblable circonstance, je me ferais un devoir d'éclairer M. Richard.

FABIEN

Oui ; seulement, tu y mettrais moins de passion.

DE LUSSAN

Ah çà !... as-tu fini, toi ?

FABIEN

Ne te fâche pas... j'ai ton affaire... D'abord, je suis médecin du directeur de la colonie... Tiens, mieux encore !... connais-tu Olivier d'Hornoy ?

DE LUSSAN

Je l'ai connu beaucoup... autrefois, il y a quatre ou cinq ans... mais il a disparu tout à coup... Il a fait un grand voyage, il est allé en Chine, au Thibet, dans le royaume de Siam, je ne sais où...

FABIEN

Non... il est tout simplement allé à la Guadeloupe, où il est resté trois ans, et d'où il est revenu il y a quinze jours. Voilà ton affaire... et comme il est au nombre des invités de M. Richard, tu pourras avoir tes renseignements ce soir même.

DE LUSSAN

Merci.

FABIEN

Chut ! voici le maître de céans, M. Richard en personne.

Scène II

Les mêmes, Richard.

RICHARD

Eh bien, messieurs, que faites-vous donc ainsi à l'écart ?

DE LUSSAN

Nous parlions de votre fête.

RICHARD

Comment la trouvez-vous ?

FABIEN

Splendide !

DE LUSSAN

Ce sont *les Mille et une Nuits* en action.

RICHARD

Est-ce qu'un banquier ne doit pas tout mettre en actions, même les contes de fées ? puis, vous savez, quand on a une fille à marier...

FABIEN

C'est un portrait que, si beau qu'il soit, il faut mettre dans un cadre digne de lui.

RICHARD

Ce qui ne vous fera regarder ni le cadre ni le portrait, n'est-ce pas, cher monsieur Fabien ?

FABIEN

Vous savez mes principes, un médecin ne doit pas se marier.

RICHARD

Pour quelles raisons ?...

FABIEN

Il est trop souvent dérangé la nuit.

RICHARD

Eh bien, parole d'honneur, je regrette votre résolution...

FABIEN

Pourquoi cela ?

RICHARD

Je trouve très-commode d'avoir un médecin dans ma famille.

FABIEN

Oui, c'est une économie... Par malheur, cher monsieur Richard, je ne suis pas assez riche pour aspirer à la main de votre fille.

RICHARD

Avec cela que je suis bien exigeant !... cent mille écus... Qui est-ce qui n'a pas cent mille écus ?...

FABIEN

C'est votre chiffre ?

RICHARD

Oui, par convention faite avec Diane, j'ai fixé la fortune. Elle s'est réservé le choix. Je ne crois pas que deux nouveaux mariés puissent être lancés dans le monde à moins de trente mille livres de rente.

FABIEN

Eh bien, voici justement mon ami de Lussan qui a quinze mille livres de rente, quelle chance !

RICHARD

Seize mille !... j'ai pris mes informations.

FABIEN

Ah ! monsieur Richard, ce n'est pas mille livres de rente de plus qui peuvent lui faire du tort !... si c'était de moins...

RICHARD

Mais aussi M. de Lussan est admis à concourir... M. de Lussan me va très-bien... mais très-bien... Il a la fortune voulue... un physique agréable... des faux-cols irréprochables, un *de* avant son nom... Il valse à deux temps, danse la mazourke, sait le cotillon sur le bout de son pied... Qu'il m'apporte un exeat signé de ma fille, et je l'appelle immédiatement mon gendre.

DE LUSSAN

Hélas ! monsieur, j'ai eu un instant cet espoir... mais, depuis quelque temps, il me semble que les choses ont changé : made-moiselle Diane, je dois l'avouer à mon grand regret, n'est plus la même pour moi.

RICHARD

Ah ! oui, le riche créele vous fait du tort, à vous et aux autres.

FABIEN, à demi-voix

Reste là !... moi, je rentre au salon, et si je rencontre Olivier d'Hornoy... je te l'envoie.

DE LUSSAN

Va.

FABIEN, en sortant

Je vous laisse parler de vos petites affaires.

RICHARD

Oh ! vous pouvez rester... vous ne nous gênez aucunement... je travaille au grand jour.

FABIEN

J'ai une consultation à donner à une de vos danseuses qui s'est foulé le pied pour ne pas danser avec quelqu'un qui lui déplaisait, et qui désire être guérie pour danser avec quelqu'un qui lui plaît.

RICHARD

Allez !... allez !

(Fabien sort.)

Scène III

De Lussan, Richard.

RICHARD

Ah ! je comprends très-bien que M. de Faverve fasse des conquêtes... Un beau nom précédé d'un beau titre, une fortune qu'on dit énorme... un joueur admirable qui perd ou gagne des vingt-cinq mille francs dans la soirée sans sourciller.

DE LUSSAN

Eh bien, mon cher monsieur Richard, vous direz ce que vous voudrez... je n'aime pas la figure de cet homme.

RICHARD

Oh ! par exemple !... je le trouve très-beau garçon, moi !

DE LUSSAN

Ce n'est pas précisément sa figure qui déplaît... c'est sa physionomie... Il ne vous regarde jamais en face... Je me suis toujours méfié des gens qui ne vous parlent pas franchement, les yeux dans les yeux.

RICHARD

Je comprends tout cela de la part d'un rival... mais, en général, les beaux-pères voient d'une façon et les prétendants d'une autre... Quant à moi, cher monsieur de Lussan, j'ai, à son endroit... sur mon agenda, les meilleures notes. Il est accrédité près de moi par les premiers banquiers de la colonie ; et je vous avoue que ces recommandations-là sont les plus sérieuses pour nous autres hommes d'argent. Je vous laisse... J'ai besoin de veiller au bien-être de mes invités... Brillat-Savarin dit quelque part qu'on se charge du bonheur d'un invité pendant le temps qu'il reste chez vous. J'ai cinq cents invités ce soir, je suis donc chargé du bonheur de cinq cents personnes... Vous, restez dans l'ombre, comme un jaloux... Pensez à votre rival... mais prenez garde !...

je le crois chatouilleux sur le point d'honneur.

DE LUSSAN

C'est ce que nous verrons quand nous en serons là, mais nous n'y sommes pas encore.

RICHARD

Au revoir, cher baron. (Olivier d'Hornoy entre en scène.) Voici M. d'Hornoy qui cherche le frais.

Scène IV

Les mêmes, Olivier.

OLIVIER

Non, monsieur... Je cherche un ancien ami à moi, M. le baron de Lussan, qui sera, dit-on, bien aise de me revoir et qui a quelque chose à me demander...

RICHARD

Justement, il était là avec moi... Monsieur de Lussan, M. d'Hornoy qui vous cherche.

(Il sort.)

DE LUSSAN

Merci... Ah ! mon cher Olivier !... imaginez-vous que c'est aujourd'hui seulement que j'ai appris tout à la fois, et votre départ pour la Guadeloupe, et votre retour à Paris.

OLIVIER

Que voulez-vous, mon cher ! c'est un tel gouffre que Paris... qu'on disparaît un an, deux ans, trois ans, sans que l'on s'inquiète où vous avez été ni que l'on s'aperçoive même que vous avez disparu.

DE LUSSAN

Vous avez été à la Guadeloupe ?

OLIVIER

Oui, j'avais de grands intérêts à y régler ; ma mère est née à la Pointe-à-Pitre.

DE LUSSAN

Alors, si vous êtes resté trois ans à la Guadeloupe, vous devez y connaître tout le monde.

OLIVIER

Bon ! voilà que ça commence !

DE LUSSAN

Que voulez-vous dire ?

OLIVIER

Rien, allez toujours.

DE LUSSAN

Alors, vous devez avoir connu là-bas, sinon lui, du moins la famille d'un certain vicomte...

OLIVIER

De Faverno, n'est-ce pas ?

DE LUSSAN

Comment savez-vous que c'était cela que je voulais vous demander ?

OLIVIER

Parce que, depuis trois jours, vous êtes la cinquième personne qui me fait la même question.

DE LUSSAN

Vraiment !

OLIVIER

Si bien que vous finirez par me faire avoir un duel avec ce monsieur.

DE LUSSAN

Comment cela ?

OLIVIER

Eh ! mon cher, c'est parce que je l'ai échappé hier soir... que je ne l'échapperai probablement pas aujourd'hui, et que, si je l'échappe aujourd'hui, je ne l'échapperai pas demain...

DE LUSSAN

Et depuis quand donc craignez-vous les affaires du genre de celle dont vous êtes menacé ?... Vous aviez autrefois, si je me le rappelle bien, la fatale réputation de les chercher plutôt que de les fuir.

OLIVIER

Oui, sans doute, je me bats, quand il le faut ; mais, vous savez,

on ne se bat pas avec tout le monde.

DE LUSSAN, joyeux

Alors, à votre avis, cher ami, le vicomte de Faverne n'est pas tout le monde ?

OLIVIER

Dame ! comme je vous l'ai dit, voilà quatre ou cinq fois que l'on vient aux informations auprès de moi, et c'est tout simple : ce monsieur a des chevaux superbes, il joue un jeu fou sans qu'on lui connaisse aucune fortune au soleil ; du reste, payant fort bien ce qu'il achète ou ce qu'il perd. De ce côté, il n'y a rien à dire... Or, comme on sait que j'arrive de la Guadeloupe, chacun vient me demander si j'ai connu un comte de Faverne ou une famille de Faverne à la Pointe-à-Pitre ; moi, naturellement, je réponds que non.

DE LUSSAN

Alors, vous n'avez connu personne de ce nom-là dans l'île ?

OLIVIER

Personne... Or, hier, au cercle, on m'a demandé mon avis sur ce monsieur, qui avait sollicité son admission : j'ai dit la vérité comme toujours ; sur ma réponse, il a été refusé... Probablement a-t-il su que c'était moi qui étais cause de ce refus ; car, hier, je l'ai rencontré à l'Opéra, où il a une loge, il m'a regardé avec des yeux féroces ; c'est tout au plus s'il ne m'a pas montré le poing. Et maintenant, cher ami, si vous pouvez vous dispenser de dire que c'est moi qui vous ai donné ces informations, vous me ferez plaisir... car, je vous le répète, rien ne me serait plus désagréable qu'un duel avec un de ces hommes contre lesquels on ne se bat pas...

DE LUSSAN

Soyez tranquille... Maintenant, je sais ce que je voulais savoir. Vos renseignements me serviront de point de départ, et, grâce à eux, j'irai jusqu'au bout.

OLIVIER

Chut ! Voici M. Richard et sa fille.

Scène V
Les mêmes, Richard, Diane.

DIANE, à de Lussan

En vérité, vous êtes charmant, monsieur de Lussan ! vous me demandez une contredanse, je vous cherche partout des yeux...

DE LUSSAN

Oh ! mademoiselle, excusez-moi ! si vous saviez...

DIANE

La musique donne le signal, je réclame mon danseur... Je demande à mon père s'il vous a vu, il me répond que vous êtes dans le jardin à causer avec M. Olivier d'Hornoy ; alors, je prends son bras, et je viens en personne vous remercier de votre empressement et vous inviter pour la prochaine.

DE LUSSAN

C'est vrai ; mais si vous saviez de quoi je parlais avec mon ami...

DIANE

Ce devait être, en effet, des choses fort intéressantes... Ne pourriez-vous m'en faire part ? Ce serait un dédommagement au déplaisir que j'éprouve de ne point danser avec vous.

DE LUSSAN

Oh ! si monsieur votre père permettait que je vous disse tout ce que j'ai à vous dire, jamais meilleure occasion ne me serait offerte.

DIANE

Oh ! mon père le permettra, mon père n'est point un tyran, monsieur ; et tandis qu'il causera avec votre ami, M. Olivier d'Hornoy, vous me direz comment on se dit le serviteur très-humble d'une femme, et comment on oublie qu'on a invité cette femme à danser... Votre bras, monsieur de Lussan.

RICHARD, à Olivier

Voilà comment j'ai élevé ma fille, en toute liberté, à l'anglaise !... Son mari sera sûr au moins de trouver en elle la première qualité d'une femme, à mon avis, la franchise.

(Il s'éloigne avec Olivier, mais sans disparaître.)

DIANE

Eh bien, monsieur, j'attends vos excuses.

DE LUSSAN

Hélas ! je n'en ai pas d'autres à vous faire que celle-ci : je vous ai oublié, mademoiselle, parce que j'étais trop préoccupé de vous.

DIANE

Si j'ai dans mes paroles le mérite de la franchise, comme le disait tout à l'heure mon père, permettez-moi de vous dire que vous n'avez pas dans les vôtres celui de la clarté.

DE LUSSAN

Et si je suis trop clair, me le pardonnerez-vous ?

DIANE

Sans doute... Vous êtes trop bon gentilhomme, monsieur de Lussan, pour dire à une femme une chose dont elle puisse s'offenser.

DE LUSSAN

Oui, surtout dans la situation que monsieur votre père vous a faite, et qu'il a eu la bonté de m'expliquer... Mademoiselle Diane, je vous aime. Dois-je le redire assez haut pour que votre père et mon ami l'entendent ?

DIANE

Je vous dirais oui, monsieur de Lussan, si j'avais une réponse favorable à vous faire.

DE LUSSAN

Oh ! je me doutais bien que j'étais l'homme le plus malheureux du monde.

DIANE

Et j'ajouterai, monsieur, le moins fait pour être malheureux... Tout ce qu'il faut avoir pour plaire à une femme, vous le possédez : vous êtes jeune, riche, élégant, plus instruit que ne le sont d'habitude les gens du monde... Je vous apprécie, vous le voyez.

DE LUSSAN

Les sacrificateurs antiques couronnaient de fleurs les victimes

qu'ils allaient immoler, vous faites comme eux.

DIANE

Que voulez-vous ! il y a une maxime banale à laquelle il faut toujours revenir, comme on revient aux choses banales qui expriment une grande vérité. Vous êtes l' élu de mon estime, mais vous n'êtes pas celui de mon amour.

DE LUSSAN

Hélas ! je ne m'en étais que trop aperçu... Non, mademoiselle, vous ne m'aimez pas, mais vous ne m'aimez pas parce que vous en aimez un autre !

DIANE

Je vous ai dit mon opinion... je pourrais refuser de vous dire mon secret ; mais avec un homme comme vous, monsieur, une femme qui n'a rien à se reprocher, qu'un penchant involontaire auquel elle n'a point cédé encore... cette femme peut tout dire, surtout si, en perdant un adorateur, elle tient à conserver un ami.

DE LUSSAN

Vous aimez M. de Faverne, n'est-ce pas ?

DIANE

J'ignore ce que c'est que l'amour, monsieur le baron, n'ayant pas aimé ; mais j'éprouve, je vous l'avoue, pour ce jeune homme, un invincible entraînement... Vous est-il arrivé parfois de rencontrer dans le monde une personne complètement inconnue, dont la vue vous a fait tressaillir, comme eût fait celle d'un ancien ami ?... et cependant vous aviez beau chercher, vous interroger, fouiller au plus profond de vos souvenirs, vous demander où vous aviez vu cette personne, votre mémoire rebelle n'avait point d'écho pour les interrogations de votre cœur, et vous en arriviez à croire que, dans un monde antérieur, dans une existence oubliée, vous aviez voyagé côte à côte avec le contemporain de votre existence actuelle... Eh bien, voilà l'effet que j'éprouve à la vue de cet homme ; au reste, sur ma parole, monsieur, et rien ne me force à vous le dire, pas un aveu n'a été fait de sa part, pas un encouragement n'a été donné de la mienne. Vous avez vu plus

clair avec les yeux d'un rival qu'il n'a vu lui-même avec les siens... Vous m'avez dit : « Vous l'aimez », et lui ne m'a pas encore demandé : « M'aimez-vous ? »

DE LUSSAN

Vous devez comprendre, mademoiselle, que, devant un aveu si loyal, devant une confiance si franche, ma délicatesse veut que je me retire... Mais, vous le savez, une certaine obscurité mystérieuse plane sur cet homme heureux, qui a le bonheur d'être aimé de vous.

DIANE

M. de Lussan n'est pas de ceux qui calomnient un honnête homme dans l'espoir de se débarrasser d'un rival...

DE LUSSAN

Non... mais si, cependant, j'apprenais à n'en pas pouvoir douter que cet homme est indigne de vous...

DIANE

Dans ce cas, il serait du double devoir d'un ami et d'un gentilhomme de prévenir mon père, et lui et moi deviendrions les juges de ce que nous aurions à faire...

DE LUSSAN

M'en voulez-vous encore, mademoiselle, de ne pas m'être trouvé à temps pour être votre cavalier ?

DIANE

Non, baron... et je crois que notre temps a été mieux employé qu'à une contredanse. Vous avez augmenté l'estime que j'avais pour vous, et j'espère n'avoir rien perdu de la vôtre.

DE LUSSAN

Le vicomte de Faverne, mademoiselle... Dois-je vous laisser ?

DIANE, troublée

S'il me demande une contredanse comme celle que je vous avais promise, ou une explication comme celle que je viens de vous donner, a-t-il moins droit que vous à l'obtenir ?...

DE LUSSAN

Non, mademoiselle, et je vous laisse toute liberté...

(Il se retire en saluant profondément Diane)

et légèrement M. de Faverne, puis va prendre le bras d'Olivier, avec lequel il s'éloigne.)

Scène VI

Diane, Richard, de Faverne.

DIANE, à part, regardant de Faverne

Oh ! c'est bien lui, je ne me suis pas trompée !

RICHARD

Soyez le bienvenu, mon cher vicomte ! on s'étonnait de ne point encore vous avoir vu apparaître ; savez-vous qu'il est minuit et demi ?...

DE FAVERNE

Votre montre avance d'une bonne demi-heure, monsieur Richard. (Il tire une montre très-élégante.) Il est minuit moins cinq minutes...

RICHARD

C'est bien possible, voilà plusieurs fois qu'elle me joue de ces tours-là... (À part.) C'est étonnant, plus je regarde ce garçon-là, plus il me semble l'avoir vu quelque part.

DE FAVERNE

Mademoiselle Diane me fera-t-elle la grâce de me laisser croire qu'elle est au nombre des personnes qui se sont aperçues de mon retard ?

DIANE, très émue

Mais oui, monsieur... Les danseurs, les vrais danseurs, bien entendu... deviennent plus rares de jour en jour, et l'absence de l'homme dévoué qui ne manque ni une contredanse ni une valse doit nécessairement être remarquée.

DE FAVERNE

J'ai été retenu par un de mes bons amis qui arrive de la Guadeloupe, un créole comme moi... M. le marquis de Lestange... Le connaissez-vous, monsieur Richard ?

RICHARD

J'ai dû entendre prononcer ce nom !... Je dois le connaître !

DE FAVERNE

Mademoiselle Diane voudra-t-elle, pour m'aider à réparer le temps perdu, me faire l'honneur de m'accorder la première valse ?...

DIANE

Avec grand plaisir, monsieur.

(On entend la ritournelle d'une valse.)

DE FAVERNE

Je joue de bonheur !... vraiment, l'orchestre, comme s'il n'attendait que votre consentement, exécute un des plus charmants motifs de Strauss.

RICHARD

Ma fille a déjà beaucoup dansé, et je crains...

DIANE

Oh ! ne craignez rien, mon père... Si je me sens fatiguée, je le dirai à M. de Faverno, et nous nous reposerons... (À part.) Il faudra bien qu'il parle.

(Ils sortent.)

Scène VII

Richard, seul.

Allons, allons, je crois que décidément le créole l'emportera. M. de Lussan s'est retiré avec une mine d'amant désappointé, qui m'a vraiment fait de la peine... Mais ce qui me console, c'est que je crois le vicomte de Faverno trois fois riche comme lui... Allons, à mes invités !

(Il sort.)

Scène VIII

Gaspard, seul, s'avançant avec précaution.

Il porte une pendule sous le bras.

Je crois que le plus sûr est de m'en aller par ici ; à la porte de la rue, il y a trop de voitures, trop de lanternes, sans compter deux sergents de ville qui sont là pour faire prendre la file et qui auraient bien pu me la faire prendre, à moi. J'ai trouvé plus pru-

dent de m'en aller par le jardin... Autant que j'en puis juger par la position de l'hôtel, le mur doit donner sur les Champs-Élysées... Une fois là, ni vu ni connu... Voyons le résultat de la soirée : il n'a pas été mauvais, une chaîne, deux montres, une pendule. (Il lit le nom de l'horloger sur le cadran.) Mahulot ! (La pendule se met à sonner, il voudrait l'arrêter.) *L'Arabe et son Coursier*. J'aimerais assez, dans ce moment-ci, posséder le coursier !... Bon ! quelqu'un !

(Il se heurte contre M. Richard.)

Scène IX

Richard, Gaspard.

RICHARD

Pardon, monsieur !

GASPARD, à part

Ouais !... le maître de la maison. (Haut.) C'est moi qui vous prie de m'excuser, monsieur ; je croyais vous avoir heurté avec ma pendule...

RICHARD

En effet, vous avez une pendule !

GASPARD

Oui, monsieur...

RICHARD

Mais c'est ma pendule !

GASPARD

Pardon, monsieur : c'est la pendule de mademoiselle votre fille.

RICHARD

Et pourquoi diable emportez-vous la pendule de ma fille ?...

GASPARD, embarrassé

Parce qu'elle retarde, monsieur.

RICHARD

Ce n'est pas comme ma montre, qui avance... Mais enfin, qui êtes-vous ?

GASPARD

Qui je suis ?

RICHARD

Oui, qui êtes-vous ?

GASPARD

Je suis le premier garçon de votre horloger, M. Mahulot... Vous ne me connaissez pas ?... Je suis cependant venu bien souvent remonter et régler vos pendules... Aujourd'hui, le patron m'a dit : « Il y a grand bal ce soir chez M. Richard... On aura besoin de savoir l'heure... tu iras dans la matinée régler les pendules... »

RICHARD

Et tu appelles minuit la matinée ? Pour un garçon horloger, l'erreur me paraît forte. Il me semble que tu es comme la pendule de ma fille... que tu retardes diablement !

GASPARD

Attendez donc !... Grand bal chez M. Richard, cela doit être beau à voir... Moi qui n'ai jamais vu de bal, ma foi, je me suis dit : « J'irai le soir, au lieu d'y aller dans la matinée... » Ah ! monsieur, que c'est beau à voir chez vous, un bal ! faut-il que vous soyez riche pour donner un pareil bal ! Et vos invités, donc ! sont-ils beaux ! où avez-vous donc pu vous procurer de si beaux invités ! Et puis quel luxe ! Je suis sûr que, chez les princes, ce n'est pas plus splendide !

RICHARD

Ne suis-je pas un prince de la finance ?

GASPARD

Vous êtes un roi, monsieur ! C'est au point que je me suis laissé attarder jusqu'à minuit. (Regardant à la pendule et avançant les aiguilles.) Ma foi, oui, il est minuit dix minutes.

RICHARD, regardant à sa montre

C'est-à-dire qu'il est une heure du matin.

GASPARD

Ah ! vous avancez, monsieur Richard, vous avancez ! je vais vous dire l'heure au juste !... tenez un instant la pendule. (Il met la pendule sur les bras de Richard. – Se fouillant.) Ah ! mon Dieu !...

ah ! non ! la voilà ! c'est la montre d'un agent de change que je suis en train de régler ! Voyez, minuit trente-cinq, c'est l'heure de la Bourse.

(Il remet la montre dans sa poche.)

RICHARD repasse la pendule
à Gaspard et tire sa montre

Eh bien, mon garçon, puisque te voilà, prends ma montre... Tu la régleras et tu la rapporteras avec la pendule.

GASPARD

Je n'y manquerai pas. (Embarrassé de la pendule.) Tenez, monsieur Richard, voulez-vous avoir la complaisance de mettre votre montre dans ma poche ?

RICHARD, s'exécutant

Et maintenant, va, mon garçon, va ! Voilà nos danseurs qui n'ont plus assez de place dans le salon et qui débordent dans le jardin... Je ne veux pas qu'on te prenne pour un invité, tu comprends ?

GASPARD

Cela ferait du tort aux autres.

RICHARD, à Gaspard qui s'éloigne

Et quand me rapporteras-tu tout cela ?

GASPARD

Je ne peux pas vous dire... C'est très-capricieux, les objets d'horlogerie. Pardon, monsieur Richard, par où pourrais-je sortir pour ne pas passer par la grande porte ?

(À ce moment, un domestique passe au fond.)

RICHARD

Tu sortiras par le jardin. (Au domestique.) Jean, reconduisez monsieur. (À Gaspard.) Tu ne veux rien prendre ?

GASPARD

Merci, j'ai pris tout ce qu'il me fallait.

(Il sort avec le domestique.)

Scène X

De Faverne et Diane, sur le devant de la scène.

Les danseurs ont débordé dans le jardin tout en valsant.

DE FAVERNE, s'arrêtant

Vous êtes fatiguée, mademoiselle ?

DIANE, très-agitée

Non.

DE FAVERNE

Et cependant votre main est agitée... votre poitrine est hale-tante, et je regrette de m'être laissé emporter par le bonheur que j'éprouvais de valser avec vous.

DIANE, le regardant en face

Monsieur de Faverne, écoutez-moi... Depuis longtemps déjà, vous me suivez partout... Je ne puis hasarder un seul regard sans rencontrer le vôtre : au bois, aux courses, à l'Opéra, je vous retrouve fidèle comme mon ombre... Monsieur de Faverne, vous ne pouvez plus longtemps abuser mon cœur et mes yeux... tous deux vous ont reconnu... Vous êtes Gabriel Lambert !

DE FAVERNE

Ainsi, vous m'avez reconnu ?

DIANE

En vous revoyant. J'ai meilleure mémoire que mon père, qui vous reconnaît aussi, mais qui cherche depuis six mois où il vous a vu sans parvenir à se le rappeler.

DE FAVERNE

Je suis perdu, alors !

DIANE

Pourquoi cela ?

DE FAVERNE

Comment me pardonneriez-vous ?

DIANE

Vous pardonner de devoir votre fortune à vous-même, au lieu de la devoir à vos parents ? Mais mon père lui-même n'est-il pas le fils d'un pauvre meunier ? Seulement, reste à savoir comment

vous avez gagné votre fortune et conquis votre titre.

DE FAVERNE

Voulant m'élever jusqu'à vous, je résolus de faire fortune à quelque prix que ce fût, et je partis pour la Guadeloupe. Grâce à ma belle écriture, j'entrai chez un riche colon, M. de Favere, comme son secrétaire ; il était seul, sans famille... Par les soins que j'eus de lui, je devins son fils ; au bout d'un an, il m'avait adopté en réalité. Un navire venant de Cayenne apporta la fièvre jaune dans le port, M. de Favere en fut atteint des premiers ; trois jours après, il était mort ! Mais, en mourant, il s'était souvenu de moi, et, comme à son fils d'adoption, il me laissait sa fortune et son titre. Alors je régularisai ma position, et, ne pensant qu'à vous, je rentrai en France. Une crainte mortelle me poursuivait. – Étiez-vous mariée ? – Oh ! quel cri de joie et de reconnaissance je poussai au ciel en apprenant que vous ne l'étiez pas ! C'est alors, mademoiselle, que je vous suivis partout, que vous me rencontrâmes au bois, à l'Opéra, aux courses !... c'est alors qu'il me sembla que, de votre côté, vous m'aviez remarqué ! c'est alors, enfin, que je me fis présenter chez vous !... Vous savez le reste, vous savez de plus ce que personne ne sait, mon vrai nom, ma vraie origine... Que mon amour obtienne grâce pour mon humilité !

DIANE

Mon père, voici M. de Favere qui a à vous parler ; vous croirez à tout ce qu'il vous dira... même s'il vous disait que je l'aime.

(Elle s'éloigne vivement.)

DE FAVERNE, allant à Richard

Oh ! monsieur, monsieur... vous voyez en moi le plus heureux des hommes.

RICHARD

En effet, ma fille vient de me dire...

DE FAVERNE

Que je l'aimais !... Oh !... oui, monsieur, avec passion...

RICHARD

Cela ne m'étonne pas.

DE FAVERNE

Je suis riche... je porte un beau nom... je viens vous demander la main...

RICHARD

Vous êtes à peu près la cinquantième qui me fasse la même demande ; mais vous êtes le premier en faveur de qui ma fille se soit déclarée... C'est donc à mon tour de m'entendre avec vous... Comme homme, vous me plaisez... comme nom, vous m'allez... comme titre, vous me convenez... Vicomte, c'est coquet... c'est galant... « La vicomtesse de Faverno », cela fait bien quand on annonce. Maintenant, quelle est votre fortune ?...

DE FAVERNE, avec hésitation

Je puis justifier de deux cent mille francs à l'instant même, et du double si l'on se fie à ma parole, ou si l'on me laisse six semaines.

RICHARD

Très-bien, cher monsieur... Justifiez du double, et Diane est à vous.

DE FAVERNE

Oh ! monsieur, que de grâces !...

RICHARD

Il n'y a pas de grâces là-dedans, ma parole est ma parole. Je suis régulier comme un carnet d'échéances... avec moi, ce qui est dit est dit... Réalisez, monsieur de Faverno ! réalisez, mon gendre ! (Il s'éloigne.) Où diable ai-je donc vu ce garçon-là ?...

Scène XI

De Faverno, seul.

Réalisez !... mot terrible... Ah ! je croyais bien, en réalisant deux cent mille francs, avoir une somme suffisante... Ainsi donc, il faut se remettre à l'œuvre fatale ; pour devenir le mari de Diane, il faut reprendre le burin de l'infamie et deux cents fois

encore graver de ma main ma propre sentence ; cette sentence que Louise m'a criée comme une malédiction le jour où je l'ai abandonnée. « La loi punit de mort le contrefacteur. » Et si je m'arrête... soit terreur, soit remords, au milieu du chemin, je ne puis épouser celle à qui j'ai sacrifié mon père... ma fiancée... mon enfant, mon honneur... Faussaire, il faut que je redevienne faussaire... Jamais !... non, jamais ! plutôt renoncer à Diane, plutôt mourir misérable que de repasser par les angoisses que j'ai souffertes, sans compter que voilà le jour qui commence à se faire sur mes mensonges... Hier, cet homme qui me fait refuser au club et qui m'évite à l'Opéra... sans doute pour avoir le temps de répandre ces deux mots qui appellent la mort : « Il ment. » Oh ! oui, je le tuerai. Ce n'est point inutilement que, depuis deux ans, j'ai consacré deux heures à l'escrime et au tir. Ce soir, ici, il m'a semblé le voir passer au fond d'un salon. Et Diane qui m'avait reconnu !... Cette histoire préparée à l'avance a fait plus d'effet que je ne l'espérais... Diane m'aime !... Allons, puisqu'elle m'aime, c'est que mon destin veut que j'aie en avant... Obéissons à notre destin.

Scène XII

De Faverno, Diane, puis de Lussan.

DIANE, très-agitée

Monsieur de Faverno, monsieur de Faverno, lavez-vous d'une odieuse calomnie... Le bruit court non-seulement que vous n'avez jamais été à la Guadeloupe, mais encore qu'il n'y a jamais eu à la Guadeloupe de riche colon du nom de Faverno.

DE FAVERNE

Qui dit cela ?

DIANE

M. de Lussan. (Bas, à de Faverno.) Au nom du ciel, justifiez-vous, Gabriel, je vous aime !

DE FAVERNE, se retournant vers de Lussan

Pardon, monsieur !... Vous comprenez ma réserve avec vous :

si je m'emportais, on attribuerait probablement mon irascibilité à tout autre motif que le véritable... Je n'ai jamais été à la Guadeloupe ?... Il n'y a jamais eu à la Guadeloupe de riche colon du nom de Faverne ?... Tenez, le hasard fait, disons mieux, la Providence veut que j'aie justement sur moi le passe-port qui m'a été délivré, il y a cinq mois, quand j'ai quitté la Pointe-à-Pitre. Voyez, il est daté du 3 de janvier, délivré à M. le vicomte de Faverne, fils adoptif de M. Louis-Adrien de Faverne, et signé du gouverneur... de M. de Malpas.

DIANE

Ah ! j'espère, monsieur, que voilà une preuve !

Scène XIII

Les mêmes, Olivier.

OLIVIER

Oui ; seulement, elle est fausse.

DE FAVERNE, à part

Oh ! cet homme !...

DIANE

Fausse ?

DE FAVERNE

Fausse ! Savez-vous bien ce que vous avez dit là, monsieur ?

OLIVIER

Parfaitement.

DE FAVERNE

Et vous le soutenez ?

OLIVIER

Je le pense.

DE FAVERNE

Monsieur, vous me rendrez raison.

OLIVIER

Quand vous voudrez.

DE FAVERNE

À l'instant même...

OLIVIER

Comme cela, devant mademoiselle, en plein bal ?... Vous êtes fou, monsieur !

DIANE

La preuve !

DE FAVERNE

Ne l'écoutez pas, Diane...

DIANE

La preuve !... je vous demande la preuve, monsieur !

OLIVIER

Le passe-port porte la date du 3 janvier et est signé : de Malpas ?

DE FAVERNE

De Malpas, gouverneur de l'île, mort depuis.

OLIVIER

Non, mort auparavant ! Vous vous trompez, M. de Malpas est mort le 30 décembre, et, par conséquent, n'a pu signer votre passe-port le 3 janvier.

DE FAVERNE

Messieurs, il y a erreur.

OLIVIER

Oui ; seulement, c'est vous qui l'avez faite. Dame, quand on est à dix-huit cent lieues, on ne peut pas savoir les choses comme lorsqu'on est là... Moi, j'étais là, et j'ai, le 1^{er} janvier, été à l'enterrement de M. de Malpas ; enterrement où je ne vous ai pas vu et qui vous eût fixé sur la date précise de la mort.

DIANE

Oh ! mon Dieu !

(Elle s'enfuit.)

Scène XIV

Les mêmes, hors Diane.

DE FAVERNE

Diane !... Diane !... (Il fait un signe de main à Olivier.) Monsieur, vous êtes un misérable !

OLIVIER

Et vous un faussaire !

DE FAVERNE

À demain, à six heures du matin, au bois de Boulogne, allée de la Muette. Et tenez, de peur que vous ne vous y trouviez pas...

(Il lui jette son gant au visage.)

DE LUSSAN

Vous ne répondez rien ?

OLIVIER

Je le tuerai demain !

Scène XV

Les mêmes, Fabien.

FABIEN

Qu'y a-t-il donc, et que vient-il de se passer ?

OLIVIER, tranquillement

Il y a que ce que j'avais prévu est arrivé... et que M. de Favert ne vient de me jeter son gant au visage.

DE LUSSAN

Et il va se battre avec lui !

OLIVIER

Il le faut bien.

DE LUSSAN

Mais c'est une scène de crocheteur que vient de faire ce monsieur.

OLIVIER

Tout ce qu'il y a de plus sale ; mais que voulez-vous !...

DE LUSSAN

Qu'est-ce que c'est donc que ce manant-là qui se croit forcé de donner un soufflet à des gens comme nous pour les faire se battre ?

OLIVIER

Eh ! mon cher ami, un faussaire ne trouve pas toujours un honnête homme...

FABIEN

Et vous vous battez ?

DE LUSSAN

Demain, à six heures du matin.

OLIVIER

C'est l'heure de ce monsieur. Voilà encore qui prouve que j'ai eu affaire à je ne sais quel manant. Ce monsieur a donc été garçon de charrue dans sa jeunesse pour se lever à de pareilles heures ; quant à moi, je sais que je serai demain d'une humeur massacrante et que je me battraï très-mal.

DE LUSSAN

Comment, vous vous battrez très-mal ?

OLIVIER

Sans doute ! c'est une chose sérieuse que de se battre... que diable ! On prend toutes ses aises pour une affaire d'amour et on ne s'accorde pas la plus petite fantaisie en matière de duel ; mais je sais une chose, c'est que je me suis toujours battu de onze heures à midi, et que je m'en suis toujours bien trouvé. À six heures du matin, on meurt de froid, on grelotte, on n'a pas dormi... J'aimerais mieux me battre ce soir sous un réverbère, comme un soldat aux gardes.

DE LUSSAN

Aimez-vous mieux cela, en effet ?

OLIVIER

Ma foi, oui. Pouvez-vous m'arranger la chose ainsi ? Vous me rendrez service.

DE LUSSAN

À quoi vous battez-vous ? Vous êtes l'insulté... vous avez le choix des armes.

OLIVIER

À quoi je me bats ? À l'épée, pardieu !... Cela tue aussi bien que le pistolet et n'estropie pas ; une mauvaise balle vous casse un bras, il faut vous le couper, et vous voilà manchot.

DE LUSSAN

Je serai ici dans cinq minutes...

OLIVIER

Avec des épées ?

DE LUSSAN

Avec des épées !

OLIVIER

Et vous le ferez se battre ce soir ?

DE LUSSAN

J'ai un moyen.

OLIVIER

Oh ! par ma foi, que votre moyen réussisse, je vous serai reconnaissant toute ma vie !...

(De Lussan sort.)

Scène XVI

Olivier, Fabien.

OLIVIER

Ah çà ! mon cher Fabien, que le duel ait lieu ce soir ou demain, je compte sur vous ?...

FABIEN

Parbleu !

OLIVIER

Vous comprenez : ce monsieur, si je lui donne un coup d'épée, je n'ai pas envie de lui sucer la plaie... Non, j'aime mieux qu'on le saigne...

FABIEN

Vous en parlez, mon cher, comme si vous étiez sûr de le tuer.

OLIVIER

Ah ! vous comprenez, docteur, on n'est jamais sûr de tuer son homme. Il n'y a que les médecins qui puissent répondre de cela... Mais soyez tranquille, je lui donnerai un joli coup d'épée.

FABIEN

Dans le genre de celui que vous donnâtes, la veille de votre départ pour la Guadeloupe, à cet officier portugais que j'ai eu toutes les peines du monde à tirer d'affaire ?

OLIVIER

Oh ! mon cher, celui-là, c'était autre chose. Il avait choisi le mois de mai, et, au lieu de me jeter brutalement son heure au nez, il m'avait demandé la mienne... C'était une partie de plaisir, je me rappelle ! nous nous battions à Montmorency par une charmante journée, à onze heures du matin... Vous rappelez-vous, Fabien ? il y avait, dans le buisson qui se trouvait à côté de nous, une fauvette qui chantait. J'adore les oiseaux ! tout en me battant, j'écoutais chanter cette fauvette. Elle ne s'envola qu'au mouvement que vous fîtes en voyant tomber mon adversaire.

FABIEN

Et comme il tomba bien, votre adversaire !

OLIVIER

Oui, en me saluant de la main... c'était un homme très comme il faut que ce Portugais. L'autre tombera comme un bœuf, vous verrez, en m'éclaboussant.

FABIEN

Voilà de Lussan et probablement les épées, car il a un manteau.

OLIVIER

Et voilà notre homme qui le suit.

Scène XVII

Les mêmes, de Lussan, de Faverne.

DE LUSSAN

Mon cher Olivier, j'ai rencontré monsieur comme il allait monter en voiture, et je l'ai ramené en lui disant que nous avions, Fabien et moi, un mot indispensable à lui communiquer.

DE FAVERNE

Ce n'est point pour me faire des excuses ? Je ne les accepterais pas, je vous en préviens.

DE LUSSAN

Non, soyez tranquille... Éloignez-vous, Olivier... nous vous rappellerons quand il sera temps.

(Olivier s'éloigne.)

DE FAVERNE

Voyons, que me voulez-vous, messieurs ? Je vous en prie, faites vite.

DE LUSSAN

C'est justement pour faire vite que nous vous avons prié de venir nous trouver... Notre avis, à tous, c'est-à-dire à M. Fabien, à Olivier et à moi, c'est d'en finir tout de suite.

DE FAVERNE

Qu'entendez-vous par en finir tout de suite ?

FABIEN

C'est clair : de vous battre ce soir.

DE FAVERNE

Et s'il me plaît de ne me battre que demain ?

DE LUSSAN

Alors, cela changera complètement nos dispositions... Voici M. Fabien qui est médecin du directeur de la colonie.

DE FAVERNE

Eh bien ?

DE LUSSAN

Il ira réveiller le directeur et se fera donner une attestation officielle qu'il n'a jamais existé de vicomte de Faverno à la Pointe-à-Pierre et que M. de Malpas est mort le 30 décembre ; il en résultera qu'officiellement M. de Faverno sera reconnu pour un faussaire, et comme on ne se bat pas avec un faussaire, on assemblera un tribunal d'honneur qui défendra à M. d'Hornoy de se battre avec M. de Faverno... Puis alors la police, qui a la bonne habitude de se mêler de tout, se mêlera de cette affaire, et, ma foi... gare le baigne !... Tant pis, voilà le mot lâché... Si, au contraire, vous vous battez ce soir et vous battez galamment, nous vous donnons notre parole d'honneur que la cause du duel restera secrète.

DE FAVERNE

Eh bien, soit ! monsieur, j'accepte... non pas que je craigne le directeur de la colonie, non pas que je craigne la police... non pas que je vous craigne, mais parce que plus vite je me battraï, plus

vite je serai vengé.

DE LUSSAN

Eh bien, voyez, cher ami, comme je vous l'avais dit, la chose a été toute seule.

DE FAVERNE

Mais je mets une condition à ma complaisance.

DE LUSSAN

Laquelle ?

DE FAVERNE

Comme c'est ici, à cette place, que j'ai été insulté, c'est ici, à cette place, que je me battraï.

DE LUSSAN

Je n'y vois aucun inconvénient.

FABIEN

Tout le monde est à souper... personne dans le salon, nous sommes complètement libres !

DE LUSSAN

Venez, Olivier !

DE FAVERNE

Je vous ferai observer, messieurs, que le duel est irrégulier : M. d'Hornoy a deux témoins, et je n'en ai pas.

DE LUSSAN

Fabien, passez du côté de M. de Faverno, ou, si cela vous répugne, j'y passerai.

FABIEN

Non, non, les médecins n'ont pas de ces délicatesses-là... J'accepte, monsieur.

DE LUSSAN

Voulez-vous examiner les épées, monsieur ? elles sont de même longueur, avec la garde en quarte. Elles sortent des ateliers de Lepage et sont montées par lui. Choisissez.

DE FAVERNE en prend une

Celle-ci est excellente, messieurs.

(Il jette bas son habit et son gilet.)

DE LUSSAN

Olivier... voici là vôtre.

OLIVIER

Merci.

(Il jette bas, comme M. de Faverne, son habit et son gilet.)

DE FAVERNE

Allons, défendez-vous, monsieur.

OLIVIER

Oh ! soyez tranquille. (Ils se battent.) Vous avez appris à faire des armes un peu tard, monsieur de Faverne... cela se voit à votre pose anguleuse et à votre manière sèche d'attaquer l'épée.

(Un domestique, qui s'aperçoit du combat, court vers la maison pour donner l'alarme.)

DE FAVERNE

Qu'importe ! pourvu que j'en aie appris assez pour vous tuer.

OLIVIER

Oh ! mais faites-y bien attention, ce n'est pas comme cela que vous me tuerez... seulement, je vous en préviens, c'est comme cela que vous vous ferez tuer... (Le touchant légèrement.) Voyez, si je m'étais fendu.

DE FAVERNE

Ah ! vous raillez !

OLIVIER

Vous savez, vicomte, sous les armes, chacun a ses habitudes ; la mienne, comme vous dites, est de railler. Bon ! vous allez m'épargner, à présent !... Encore un coup comme celui-là, je vous en préviens, monsieur, vous êtes un un homme mort.

DE FAVERNE, lui portant un coup

Tiens !

OLIVIER

Allons ! je vois qu'il faut en finir.

(Il lui porte un coup.)

DE FAVERNE

Ah !

(Il tombe.)

Scène XVIII
Les mêmes, Richard, Diane.

RICHARD

Un duel chez moi, dans mon jardin, le soir d'une fête ! le vicomte de Faverne... Un médecin !... un médecin !

FABIEN

Eh pardieu ! j'y suis.

DIANE, dans la serre

Que se passe-t-il donc, mon Dieu ?... (Voyant de Faverne à terre.) Lui... blessé ! mort peut-être !...

FABIEN

Il n'est pas tué sur le coup.

DIANE, avec joie

Ah !

FABIEN

Mais j'ai bien peur que, dans une heure, il ne soit mort.

DIANE, tombant évanouie
dans les bras de Richard

Ah !...

ACTE DEUXIÈME

Une chambre à coucher très-élégante chez le docteur Fabien ; portières à droite et à gauche, cachant deux portes ; une troisième porte à droite ; un bureau du même côté, canapé, chaises.

Scène première

Fabien, puis de Faverne, couché sur un canapé.

DE FAVERNE pousse un soupir,
ouvre les yeux, regarde le docteur

Ah ! c'est vous, docteur ! Je vous en supplie, ne m'abandonnez pas.

FABIEN

Soyez tranquille, vous êtes gravement blessé, mais la blessure n'est pas mortelle.

DE FAVERNE

Dites-vous la vérité, docteur ?

FABIEN

Je ne mens jamais, monsieur.

DE FAVERNE

Mentir pour tranquilliser un mourant n'est pas mentir. (Regardant autour de lui.) Où suis-je, docteur ?

FABIEN

Chez moi.

DE FAVERNE

Pourquoi chez vous ?

FABIEN

Parce que la distance était trop grande du faubourg Saint-Honoré à la rue Taitbout, et que, mon logement n'étant qu'à quelques pas de l'hôtel de M. Richard, j'ai trouvé tout simple de vous conduire chez moi.

DE FAVERNE

J'ai dû vous causer un grand dérangement, docteur...

FABIEN

J'ai envoyé chercher un de vos domestiques pour qu'il aide le

mien. Mais dites-moi, vous n'avez donc personne chez vous pour vous soigner ?

DE FAVERNE, d'une voix sourde

Personne !

FABIEN

Une maîtresse ?

DE FAVERNE, rappelant ses souvenirs

Vous m'y faites songer !... la surveillance et la veille de mon duel, j'ai vu une jeune fille... Si c'était... Combien de temps ai-je été sans connaissance ?

FABIEN

Un jour et demi...

DE FAVERNE

Et, pendant ces trente-six heures, M. Richard a-t-il envoyé chercher de mes nouvelles ?

FABIEN

Non.

DE FAVERNE

Docteur, vous et ces messieurs m'avez donné votre parole d'honneur qu'il ne serait pas dit un mot des causes de ce duel.

FABIEN

Et pas un mot n'en a été dit.

DE FAVERNE

Vous en êtes sûr ?

FABIEN

Je vous l'affirme.

DE FAVERNE

C'est étrange alors que ni Diane ni son père... Docteur, si ni l'un ni l'autre n'ont envoyé ce soir, eh bien alors... je vous parlerai d'une jeune fille qui, j'en suis sûr, me soignerait, elle, et tendrement ! (Fabien se lève.) Vous me quittez, docteur ?

FABIEN

Vous désirez quelque chose que vous hésitez à me dire ?...

DE FAVERNE

C'est vrai.

FABIEN

Dites !... et s'il est en mon pouvoir de vous rendre un service quelconque, je vous le rendrai.

DE FAVERNE

Vous m'avez dit que ma blessure n'était pas mortelle.

FABIEN

Je vous l'ai dit.

DE FAVERNE

Je puis avoir confiance en votre parole, n'est-ce pas ?

FABIEN

Il ne faut rien demander à ceux de qui l'on doute.

DE FAVERNE

Non, je ne doute pas de vous. Pourquoi en douterais-je ? vous m'avez sauvé la vie. Vous passez devant chez moi, n'est-ce pas, rue Taitbout, n° 11 ?

FABIEN

J'irai exprès.

DE FAVERNE

Vous monterez au premier... Voici la clef de mon secrétaire ; vous prendrez un portefeuille rouge à serrure, et vous me l'apporterez.

FABIEN

Voulez-vous que je vous renvoie ce portefeuille par votre domestique ?

DE FAVERNE

Non, docteur, ne vous en dessaisissez pas une minute et ne le remettez qu'à moi.

FABIEN

C'est convenu. Adieu !

DE FAVERNE

Merci, docteur, merci.

(Fabien sort.)

Scène II

De Faverne, seul, après un moment de faiblesse.

Ah ! il n'y a pas à en douter, c'est Louise que j'ai vue : une première fois à la porte de l'Opéra ; une seconde fois au coin de la rue Taitbout, une troisième fois à ma porte... Comment m'a-t-elle retrouvé ?... que vient-elle faire à Paris ?... Me poursuivre, achever l'œuvre de ma perte commencée par ce misérable d'Hornoy.

Scène III

De Faverne, un domestique.

LE DOMESTIQUE, entrant

Monsieur !

DE FAVERNE

Qu'est-ce ?

LE DOMESTIQUE

Une dame voilée, qui refuse de dire son nom, demande à parler à M. le vicomte de Faverne.

DE FAVERNE, à part

Une dame voilée ! serait-ce Louise ? Non... le domestique n'aurait pas dit une dame, il aurait dit une femme... Le docteur dit que je suis très-malade et que la moindre émotion peut me tuer. (Haut.) Que cette dame donne un signe de reconnaissance quelconque. Allez, dites-lui cela. (Le domestique sort.) Une dame voilée...

LE DOMESTIQUE, rentrant

C'est la dame au cachet.

DE FAVERNE

La dame au cachet ! ah ! faites entrer.

Scène IV

De Faverne, Diane.

DE FAVERNE

Vous ! vous ! vous !

DIANE

Oui, moi... Avez-vous donc oublié que vous aviez de par le monde une amie qui s'intéressait à vous ?

DE FAVERNE

Voilà un jour et demi que je suis blessé et personne n'était venu ni de votre part ni de celle de votre père.

DIANE

J'ai fait demander chez vous... on ne vous y avait pas vu... Il y a une demi-heure que je sais que vous êtes chez le docteur... je n'ai point envoyé... je suis venue.

DE FAVERNE

Oh ! Diane, Diane, que vous êtes bonne !

DIANE

J'ai eu, ce matin, une explication avec mon père. Je lui ai dit que, vous vivant, je n'appartiendrais jamais à un autre.

DE FAVERNE

Diane ! si vous saviez combien je vous aime ! j'ai mis toutes mes espérances, tout mon bonheur, toute ma vie, toute mon âme en vous... Non, je ne mourrai pas... je ne veux pas mourir. Je veux vivre et vous aimer.

DIANE

Taisez-vous !... non pas que je n'aie un immense bonheur à vous entendre, mais songez à votre faiblesse... songez au danger dont vous êtes à peine sorti.

DE FAVERNE

Depuis que vous êtes là, je me sens renaître... Oh ! dites-moi que vous n'avez pas cru un mot des accusations de ces misérables !

DIANE

Me voilà heureuse... ne me demandez pas autre chose... Ma présence vous absout dans mon cœur... Maintenant que je vous ai vu, que vous êtes hors de danger, une plus longue visite serait fatigante pour vous...

DE FAVERNE

Non, non... restez, restez le plus que vous pourrez... Oh ! si

vous pouviez rester toujours.

DIANE

Vous ne m'avez pas laissée achever ma phrase. J'allais ajouter : et compromettante pour moi... Vous ne serez un prétendant sérieux pour mon père... je vous en demande pardon pour lui... que quand vous aurez justifié des cent mille écus qu'il exige... et...

DE FAVERNE

Assez sur ce point, chère Diane !... dès que je pourrait tenir une plume, j'écrirai à la Guadeloupe... En attendant, gardez-moi votre cœur, si bon et si dévoué.

DIANE

Henri, je vous l'ai gardé depuis le jour où je vous ai rencontré dans ce petit village de Bretagne où, après y avoir joué tout enfants, nous nous sommes retrouvés avec des cœurs pleins de souvenirs ! Et j'ai été heureuse de voir qu'en aimant l'élégant vicomte de Faverno, je n'étais point infidèle au pauvre Gabriel Lambert.

DE FAVERNE

Votre main, Diane !... votre main chérie !

(Elle lui donne sa main à baiser. En ce moment,
par une porte intérieure, le docteur entre.)

Scène V

Les mêmes, Fabien.

DE FAVERNE, d'un ton de reproche

Oh ! docteur !

FABIEN

Excusez-moi, monsieur ; excusez-moi surtout, mademoiselle ! M. de Faverno me paraissait très-pressé d'avoir un objet qu'il m'avait demandé, et, de peur de rencontrer quelques clients dans l'antichambre, je suis rentré par mon escalier particulier... Si j'eusse pu soupçonner, mademoiselle...

DIANE

Je vous dois trop de remerciements, monsieur, pour recevoir

vos excuses... Les médecins ont ce privilège des confesseurs, qu'il n'y a pas de secret pour eux... Monsieur Fabien, j'aime M. de Faverne, et j'espère avoir le bonheur un jour d'être sa femme ; c'est à ce titre que je suis venue visiter celui que je regarde déjà comme mon mari. Maintenant, je n'ai pas besoin de vous dire que ce voile avec lequel je suis venue et avec lequel je sors n'a pas été levé pour vous.

FABIEN

Inutile de me recommander le silence, madame... Je ne vous ai pas vue et jamais un mot sorti de ma bouche ne fera allusion à l'honneur que j'ai eu de vous rencontrer chez moi.

(Diane et Fabien se saluent ; de Faverne suit Diane des yeux, les bras étendus vers elle.)

Scène VI

Fabien, de Faverne.

FABIEN

Voici le portefeuille que vous avez désiré, monsieur.

DE FAVERNE

Vous voyez ce portefeuille. Il est plein de papiers de famille qui n'intéressent que moi... Docteur, faites-moi le serment que, si je mourais, vous jetteriez ce portefeuille au feu.

FABIEN

Je vous le promets.

DE FAVERNE

Sans lire les papiers qu'il contient.

FABIEN

Il est fermé à clef.

DE FAVERNE

Oh ! une serrure de portefeuille ! (Fabien jette le portefeuille sur le lit du blessé.) Pardon ! cent fois pardon !... je vous ai blessé, docteur ; mais c'est le séjour des colonies qui m'a rendu si défiant. Là-bas, on ne sait jamais à qui l'on parle... Reprenez ce portefeuille, je vous en supplie ! Promettez-moi de le brûler si je meurs.

FABIEN

Pour la seconde fois, je vous le promets ; d'ailleurs, je vous le répète, un médecin est un confesseur...

DE FAVERNE, lui tendant la main

Merci !

FABIEN, se reculant

J'ai déjà tâté votre pouls, il est aussi bon qu'il peut l'être.

DE FAVERNE

Dites-moi, docteur ?

FABIEN

Quoi ?

DE FAVERNE

Vous a-t-on dit qu'il se fût présenté chez moi une jeune femme en mon absence ?

FABIEN

Pardon !... j'avais oublié ! Une femme avec un enfant... oui. Elle a laissé son nom. Je l'ai pris pour vous l'apporter.

DE FAVERNE

Donnez.

FABIEN

Voici.

DE FAVERNE

Louise Granger... c'est elle ! oh ! je ne me trompais pas. Je l'avais bien reconnue ; elle est quelque part, là dans la rue à m'attendre, sur quelque borne... Tout est conjuré contre moi... tout !... (Réfléchissant.) Docteur, croyez-vous que maintenant je sois trop faible pour être transporté ?

FABIEN

En prenant de grandes précautions, je crois la chose possible.

DE FAVERNE

Faites-moi porter chez moi, je vous en supplie.

FABIEN

Attendez à demain.

DE FAVERNE

Non, aujourd'hui... tout de suite, si vous n'y voyez pas d'in-

convénient. Je suis un hôte insupportable... je vous gêne et je suis gêné.

FABIEN, souriant

Cette dernière considération me détermine ; j'ai ici, pour les cas pareils au vôtre, un brancard couvert. Seulement, quand vous verrez cette femme... pas d'empotement : la moindre émotion peut vous être fatale.

DE FAVERNE

Je ne la verrai pas.

FABIEN

Comment, vous ne la verrez pas ? Mais si elle se représente chez vous ?

DE FAVERNE

Je répéterai ce que j'ai déjà dit à mes gens, que je ne la connais pas.

FABIEN

Mais enfin, qu'est-ce que c'est que cette femme, et que vous veut-elle ?

DE FAVERNE

Elle veut probablement que je l'épouse, parce que nous avons un enfant ; comme si l'on était obligé d'épouser toutes les aventurières qu'on a connues !

FABIEN

Eh bien, si c'est un de ces femmes que l'on peut désintéresser avec de l'argent... vous êtes assez riche, ce me semble.

DE FAVERNE

Eh ! malheureusement, ce n'est pas une de ces femmes-là ! c'est une fille de village, une brave et honnête fille.

FABIEN

Tout à l'heure, vous l'appeliez aventurière.

DE FAVERNE

J'avais tort, docteur ; c'était la colère qui me faisait parler ainsi, ou plutôt c'était la peur.

FABIEN

Cette femme peut donc influencer d'une manière fatale sur votre

destinée ?

DE FAVERNE

Elle peut empêcher mon mariage avec mademoiselle Richard... rien que cela !

FABIEN

Raison de plus pour la recevoir et pour la persuader... au lieu de renier votre enfant et de faire chasser la mère par vos laquais.

DE FAVERNE

La revoir ?... Non, jamais !... soyez bon jusqu'au bout... voyez-la, vous, docteur... arrangez la chose avec elle !... qu'elle retourne dans son village, je lui donnerai ce qu'elle voudra... dix mille francs... vingt mille francs... cinquante mille francs.

FABIEN

Et si elle refuse tout cela ?

DE FAVERNE

Eh bien, alors, si elle refuse... (Fronçant le sourcil.) nous verrons !

FABIEN

Cela suffit, monsieur. Je ferai ce que vous désirez. (Il sonne, un domestique entre.) Préparez la litière et trouvez deux porteurs.

(Le domestique referme la porte.)

DE FAVERNE

Docteur, trouvez-moi quelque bonne et digne femme qui ne quitte pas le chevet de mon lit.

FABIEN

J'ai l'habitude de conseiller à mes clients les sœurs de charité.

DE FAVERNE

Cette femme se chargera de la dépense... Tenez, voilà cinq cents francs.

LE DOMESTIQUE

La litière est prête.

DE FAVERNE

Docteur, recommandez-leur d'entrer par la rue du Helder, n° 20, maison à deux portes ; je ne veux pas entrer par celle de la rue Taitbout, je la rencontrerais.

FABIEN, aux porteurs

Vous avez entendu ! rue du Helder ! Le plus doucement possible.

DE FAVERNE, qu'on emporte

Quand vous verrai-je ?

FABIEN

Demain matin. En cas d'accident, envoyez-moi chercher.

DE FAVERNE

Au revoir, docteur... Merci, cent fois merci !

Scène VII

Fabien, puis le domestique.

FABIEN, écrivant sur son agenda

Reçu cinq cents francs du vicomte de Faverno... Voilà certes, je puis l'affirmer sans connaître les causes de son malheur... voilà un des hommes les plus malheureux que j'aie rencontrés.

LE DOMESTIQUE

Le tapissier de monsieur, qui a un payement pressé à faire à la banque, demande si monsieur peut lui donner un à-compte sur le reste de son mémoire, qui monte à quatre mille francs.

FABIEN

T'a-t-il dit la somme qu'il désirait ?

LE DOMESTIQUE

Il a fait d'avance une quittance de deux mille francs, pour déranger monsieur le moins possible.

FABIEN, regardant la quittance, donne d'abord le billet de cinq cents francs qu'il vient de recevoir de Faverno, et ensuite trois autres qu'il prend dans son tiroir

Voilà deux mille francs.

LE DOMESTIQUE

Je les lui porte tout de suite. Il n'a plus qu'une demi-heure... Il est trois heures et demie... à quatre, la banque ferme.

FABIEN

Fais vite, alors.

Scène VIII

Fabien, Olivier, entr'ouvrant la porte.

OLIVIER

Puis-je entrer ?

FABIEN

Je crois bien !

OLIVIER

Comment va mon homme ?

FABIEN

M. de Faverne ?

OLIVIER

Oui ; ne l'avez-vous pas fait transporter chez vous ?

FABIEN

Si fait.

OLIVIER

À la bonne heure... Si misérable que je le croie, j'ai pensé qu'il était de mon devoir d'aller prendre de ses nouvelles. On m'a dit qu'il était chez vous.

FABIEN

Il y était encore il y a cinq minutes.

OLIVIER

Il n'y est plus ?

FABIEN

Non, il a voulu à toute force retourner chez lui.

OLIVIER

Bon ! je lui amenais une famille, s'il n'en a pas.

FABIEN

Que voulez-vous dire ?

OLIVIER

Oui, une femme et un enfant... Mais je vais leur dire qu'il n'est plus ici, n'est-ce pas ?

FABIEN, l'arrêtant

Attendez donc ! une femme et un enfant... Où les avez-vous trouvés ?... À sa porte, sur un banc ?

OLIVIER

C'était là qu'on les avait pris, en effet ; mais ils étaient dans les mains d'un sergent de ville, qui, les ayant vus là pendant la nuit, qui les ayant vus là le matin, qui les voyant encore là dans l'après-midi, les conduisait au corps de garde.

FABIEN

Oh ! la malheureuse !

OLIVIER

Ma foi ! la pauvre créature avait l'air si honnête, que je fus pris de pitié ; je perçai la foule qui l'entourait et je demandai de quel crime elle était coupable... « Ça n'a commis aucun crime, répondit le sergent de ville, mais ça vagabonde... Il y a près de vingt-quatre heures que cette malheureuse est là, sur ce banc, avec son enfant. — Puis-je lui parler ? demandai-je au sergent de ville... — Si même vous voulez en répondre, on vous la donnera. » Elle jeta un regard suppliant sur moi. « Que faisiez-vous donc sur ce banc, pauvre femme ? lui demandai-je. — Je l'attendais, me répondit-elle. — Qui attendiez-vous ? — Gabriel Lambert. — Où demeure-t-il ? — Au numéro 11, je l'ai vu rentrer, puis sortir... seulement, on m'a dit qu'il ne s'appelait pas Gabriel Lambert, mais le vicomte Henri de Faverne... » Vous comprenez, cher ami, à ce mot, je devinai tout ! Je me crus obligé de réparer autant qu'il était en mon pouvoir le mal que j'avais fait. Et, m'adressant au sergent de ville : « Je m'appelle le baron Olivier d'Hornoy, lui dis-je ; je réponds de cette femme... » J'appelai un fiacre... « Où me menez-vous ? me demanda-t-elle au moment de monter dedans. — Près du vicomte Henri de Faverne... — Bien vrai ? dit-elle. — Parole d'honneur ! — Alors, monsieur, au nom du ciel, ne perdons pas un instant. » Et elle s'élança dans la voiture. Je donnai votre adresse, croyant le trouver chez vous... Il n'y est plus, je vais la reconduire chez lui.

FABIEN

Gardez-vous-en bien ! La malheureuse serait jetée à la porte par les laquais de son amant.

OLIVIER

Eh ! mais... c'est donc tout à fait une canaille, que ce monsieur ?

FABIEN

J'en ai horriblement peur. (Ouvrant la porte.) Voulez-vous entrer, mon enfant ?

Scène IX

Les mêmes, Louise.

LOUISE

Où est-il, monsieur ?... où est-il ? (À d'Hornoy.) Vous m'aviez dit qu'il était ici.

FABIEN

Il y était il y a dix minutes.

LOUISE

J'ai entendu dire, par les domestiques, qu'il avait été blessé en duel. Mon Dieu ! serait-il mort ?

FABIEN

Non, il va aussi bien que possible.

LOUISE

Oh ! Dieu soit loué ! Où est-il ? Il faut que je lui parle ; vous comprenez, il faut qu'il voie son enfant.

FABIEN

Oui, vous le reverrez... oui, il reverra son enfant, mais pas dans ce moment, il est trop faible encore ; une émotion le tuerait.

LOUISE

Oh ! alors j'attendrai... Mais où attendrai-je ?

FABIEN

Ici, si vous voulez.

LOUISE

Mais où suis-je, ici ?

FABIEN

Chez le médecin qui l'a soigné.

OLIVIER

Et vous pouvez ajouter : qui lui a sauvé la vie.

LOUISE

Oh ! laissez-moi vous baiser les mains, monsieur.

FABIEN

Pauvre femme !

LOUISE

Vous me plaignez, n'est-ce pas ?

FABIEN

Oh ! oui, et profondément... Mais d'abord, où avez-vous laissé votre enfant ?

LOUISE

Dans le salon qui précède, sur un canapé.

FABIEN

Je vais le recommander à la femme de mon valet de chambre, qui en prendra soin.

LOUISE

J'ai peur qu'il n'ait froid et faim, monsieur.

FABIEN

Soyez tranquille, on pourvoira à tout.

OLIVIER

Mon cher Fabien, comme madame a probablement à vous dire des choses que l'oreille d'un médecin et d'un confesseur peut seule entendre, je vous laisse avec elle, bien certain que je n'ai pas besoin de vous la recommander... Au revoir, mon cher Fabien !... Bon courage, madame !

(Il sort.)

Scène X

Fabien, Louise.

FABIEN

Vous êtes bien Louise Granger, n'est-ce pas ?

LOUISE

Oui, monsieur.

FABIEN

Je suis chargé, par M. le vicomte de Faverne, de causer d'affaires avec vous.

LOUISE

D'affaires, monsieur ?

FABIEN

D'affaires vous concernant. Mais comme M. Henri était très-faible, et que je lui avais défendu de parler, c'est donc de vous, mademoiselle, que je dois tenir les détails qu'il n'a pu me donner.

LOUISE, avec émotion

Ainsi, aujourd'hui, il est vicomte ?... il s'appelle Henri de Faverne ?

FABIEN

C'est du moins le nom sous lequel il est connu dans le monde.

LOUISE

Autrefois, il s'appelait Gabriel Lambert ; c'est sous ce nom que je l'aimai et qu'il m'aima.

FABIEN

Avez-vous assez de confiance en moi pour me dire comment vous avez quitté votre village... et comment, ne connaissant votre amant que sous le nom de Gabriel Lambert, vous l'avez pu retrouver sous celui de Henri de Faverne ?

LOUISE

Hélas ! monsieur, il nous quitta, son père et moi.

FABIEN

Il a toujours son père ?

LOUISE

Oui, monsieur ; grande tristesse pour le vieillard ! Il nous quitta pour venir à Paris poursuivre un remboursement de dix mille francs, qui étaient tout l'avoir de son pauvre père... Après un mois, nous reçûmes une lettre nous annonçant que, résolu à faire fortune, il partait pour la Guadeloupe. Depuis ce jour, nous n'eûmes plus de ses nouvelles.

FABIEN

Comment sûtes-vous alors qu'il était toujours à Paris.

LOUISE

Le maire de notre village y vint. Le hasard fit qu'en revenant de Courbevoie, il rencontra Gabriel à cheval, vêtu en élégant et

suivi d'un domestique à cheval comme lui. Malgré cette espèce de déguisement, le maire le reconnut, et l'appela... Gabriel se retourna à son nom, et le reconnut aussi, à ce qu'il paraît, car il mit son cheval au galop. Le brave homme alla le soir au parterre de l'Opéra, et reconnut, dans une des loges les plus élégantes de la salle, son cavalier de la journée ; il voulut en avoir le cœur net, il interrogea l'ouvreuse et apprit d'elle que le locataire de la loge était un habitué de l'Opéra, et ne manquait pas une représentation. Le soir même de mon arrivée, il y a juste, aujourd'hui mardi, huit jours, j'allai attendre avec mon enfant, rue Le Peletier, la sortie de l'Opéra ; au bout de quelques minutes, je vis Gabriel donnant le bras à une jeune personne fort belle et fort élégante, que je reconnus pour mademoiselle Diane Richard, c'est-à-dire la même pour laquelle il était venu à Paris.

FABIEN

Mais il ne monta point en voiture avec elle ?

LOUISE

Non. Il attendit son coupé, j'eus tout le temps de l'examiner... « Où va monsieur ? demanda le cocher. — Chez moi, parbleu ! » répondit Gabriel... Je courus derrière la voiture presque aussi vite qu'elle, et j'arrivai devant sa porte au moment où le concierge fermait les deux battants. J'insistai pour parler à Gabriel, on me repoussa brutalement en me disant : « C'est inutile que vous reveniez... M. le vicomte a défendu de vous recevoir... » Alors, je pris mon enfant dans mes bras et m'assis sur un banc à la porte... C'est à ce moment qu'un sergent de ville m'ordonna de le suivre. J'obéis machinalement, je ne savais plus ce que je faisais. Votre ami passa... eut pitié de moi, et m'emmena chez vous... Que pouvez-vous pour moi ?... que vous a-t-il chargé de me dire ?

FABIEN

Hélas ! peu de choses consolantes. Il est irrité, aigri... Il en veut au genre humain tout entier... et, s'il ne paraissait pas tant tenir à la vie, je croirais qu'il a voulu se faire tuer pour échapper à quelque grand remords.

LOUISE

Oh ! si j' étais près de lui, si je pouvais le soigner, le consoler, faire un appel à ses souvenirs, peut-être le rendrais-je à son père... peut-être le ramènerais-je à moi... peut-être referais-je de lui un honnête homme !

FABIEN

Eh bien, écoutez ; voulez-vous tenter une chose ?

LOUISE

Laquelle ?... oh ! monsieur, laquelle ?

FABIEN

Consentiriez-vous à demeurer à son chevet sans être connue de lui jusqu'au moment où sa blessure sera assez bien guérie pour que vous puissiez sans danger vous faire reconnaître ?

LOUISE

Oh ! oui, monsieur, je consentirai à tout, pourvu que je le revoie.

FABIEN

Eh bien, dans sa défiance de tout le monde, ne voulant pas être servi par ses domestiques, il m'a demandé une femme de confiance de laquelle je puisse répondre... Voulez-vous être cette jeune femme et vous introduire aujourd'hui chez lui avec une lettre de recommandation de moi ? Vous vous arrangerez de façon qu'il ne voie pas votre visage... Une fois près de lui... c'est à vous d'essayer l'influence d'une bonne nature sur une mauvaise... Si vous réussissez, ce sera, ma foi, un beau triomphe de la moralité sur le vice.

LOUISE

Oh ! je réussirai, monsieur, je réussirai ! mais mon enfant, monsieur, mon enfant ?...

FABIEN

Rien n'empêche qu'il ne reste chez moi ; vous vous entendrez avec la femme de mon valet de chambre.

LOUISE

Mais, monsieur, je n'ai pas d'argent, il me reste un louis à peine... Il est vrai que j'ai payé mon hôtel jour par jour.

FABIEN

Sur ce point, je puis au moins faire cesser votre inquiétude. M. de Faverno désire que la personne se charge de la dépense, et, à cet effet, il m'a laissé un billet de banque de cinq cents francs.

LOUISE

Un billet de banque !

FABIEN

Oui... c'est bien le moins que, sur l'argent du père, vous préleviez la dépense de l'enfant.

LOUISE

Mais ce billet de banque de cinq cents francs... Il y a donc des billets de banque de cinq cents francs, monsieur ? Je croyais qu'il n'y en avait que de deux cents.

FABIEN

Il y en a de cinq cents, de mille et de cinq mille.

LOUISE

Je disais que ce billet de banque de cinq cents francs, il faudrait le changer.

FABIEN

Aussitôt reçu, je m'en suis servi pour faire part d'un paiement... je vous en donnerai l'argent... Et, tenez... (Ouvrant son tiroir.) j'ai trois cents francs en or dans mon tiroir... prenez-les toujours... Je vous porterai le reste en allant faire visite à M. de Faverno. (On sonne en dehors.) Germain, voyez donc, c'est à ma sonnette particulière.

(Il donne l'argent à Louise.)

LOUISE

Merci, monsieur. Je vais embrasser mon enfant et m'entendre avec celle qui, en mon absence, voudra bien lui servir de mère.

FABIEN

Suivez ce corridor, ma chère enfant, il vous conduira juste près d'Armande.

(Elle va pour sortir par la porte du corridor.)

LE DOMESTIQUE

C'est un agent de la police de sûreté qui désire parler à mon-

sieur lui-même.

LOUISE, à part

De la police !

FABIEN

Un agent de la police de sûreté qui désire me parler ?... Ah ! probablement à propos du duel de l'autre nuit ! Faites entrer.

Scène XI

Fabien, l'agent.

FABIEN

Vous avez demandé le docteur Fabien, monsieur... c'est moi.

L'AGENT

Vous n'avez pas besoin de me le dire, j'ai l'honneur de vous connaître.

FABIEN

Que me voulez-vous ?

L'AGENT

Un simple renseignement, docteur. (Louise reparait à la porte du cabinet.) Vous avez soldé aujourd'hui une partie de facture à votre tapissier avec quatre billets de banque de cinq cents francs chacun ?

FABIEN

Oui, monsieur.

L'AGENT

Votre tapissier, de son côté, a payé un billet de quatre mille francs qu'il avait à la Banque avec deux mille francs en or et les deux mille francs qu'il a reçus de vous en papier.

FABIEN

C'est possible, monsieur.

L'AGENT

Un des billets de banque de cinq cents francs était faux.

LOUISE, à part

Mon Dieu !

FABIEN

Vraiment ?... Attendez... je vais le remplacer.

L'AGENT

Ce n'est point de cela qu'il est question, docteur, aujourd'hui du moins... Maintenant, il n'est besoin que de savoir si vous pourriez vous rappeler les personnes de qui vous tenez ces billets.

FABIEN

Rien de plus facile ; je les ai reçus depuis quatre ou cinq jours seulement, et j'ai un registre spécial où j'inscris toutes mes recettes.

L'AGENT

Ah ! vous rendrez un grand service à la Banque, docteur, si vous pouvez la mettre sur la voie des coupables...

FABIEN, pendant ce temps, a ouvert le carnet de recettes où on lui a vu inscrire le billet de cinq cents francs de Faverne
Voyons cela !

L'AGENT, tirant un carnet de sa poche

Permettez que j'inscrive au fur et à mesure les noms et les adresses.

FABIEN

Faites, monsieur... « Madame de Mauclerc, maîtresse de pension aux Champs-Élysées, pour soins donnés à ses élèves, cinq cents francs. » Y êtes-vous ?

L'AGENT

J'y suis.

FABIEN

« M. Leclerc, marchand de bois, rue de l'Arcade, n° 10, pour soins donnés à son fils. »

L'AGENT

Deux.

FABIEN

« M. Bourgeois, négociant, rue du Bac, n° 111, pour deux ans de soins donnés à lui-même... »

L'AGENT

Trois.

LOUISE, bas, à Fabien

Au nom du ciel, ne nommez pas le quatrième ! (Fabien laregar-

de.) Je vous en supplie !

FABIEN

C'est bizarre !... je n'ai point inscrit le nom de la personne dont je tiens le quatrième.

L'AGENT

Cherchez bien, docteur !

FABIEN

J'ai beau chercher... il n'y est pas.

(Il referme le carnet.)

L'AGENT

Oh ! je regrette cette omission, docteur... Je vais toujours transmettre à qui de droit les renseignements que vous avez eu l'obligeance de me donner. (Fabien sonne, un domestique entre.) Désespéré de vous avoir dérangé, docteur.

FABIEN

Adieu, monsieur.

(L'agent sort avec le domestique.)

Scène XII

Louise, Fabien.

LOUISE, tombant aux pieds de Fabien
et lui baisant la main

Dieu vous récompensera, docteur !

FABIEN

Que voulez-vous dire, mon enfant ?

LOUISE

Rien !...

ACTE TROISIÈME

Un élégant boudoir chez de Faverne. – Sofa au fond à droite ; une chaise à gauche ; panoplies au mur. Tableaux ; guéridon au milieu de la pièce ; pendules, vases, tapis, étagères ; fenêtre au fond à droite.

Scène première

Fabien, Louise, en sœur de charité.

FABIEN

Eh bien, chère enfant, vous n'avez rien de nouveau à m'apprendre ?

LOUISE

Rien, docteur... Depuis cinq jours que je suis ici, la fièvre et le délire n'ont pas quitté Gabriel... hier seulement, le calme est revenu, et j'ai dû m'éloigner de lui de peur qu'il ne me reconnaisse.

FABIEN

Je vais le voir, tenter une dernière épreuve.

LOUISE

Parlez-lui de son père, qui est arrivé hier et qu'il ne veut pas recevoir... Soyez éloquent ! dites-lui que, pour les blessures de l'esprit, il y a deux grands médecins, monsieur. Pour ceux qui souffrent injustement, il y a la prière ; pour ceux qui souffrent justement, il y a le repentir.

(Elle sort.)

Scène II

De Faverne, Fabien.

DE FAVERNE

Ah ! que c'est bon à vous d'être venu, docteur ! je ne vous ai point menti, allez, je suis horriblement souffrant.

FABIEN

Qu'avez-vous ? Ce ne peut être votre blessure.

DE FAVERNE

Non, grâce à Dieu, il n'y paraît pas plus maintenant que si

c'était une simple piqûre de sangsue. Mais, vous allez vous moquer de moi, docteur... je crois que j'ai des vapeurs.

FABIEN

Voyons votre pouls. (Il lui tâte le pouls.) Nerveux et agité ! (On sonne, de Faverne tressaille.) Qu'avez-vous ?

DE FAVERNE

Rien ! c'est plus fort que moi... Quand j'entends une sonnette, je tressaille, et puis, tenez, je dois pâlir. Je sens tout mon sang qui se retire vers le cœur.

FABIEN

C'est évident... vous souffrez, mais ce n'est point une cause physique qui vous fait souffrir. Vous avez quelque douleur morale, une inquiétude grave, peut-être ?

DE FAVERNE

Quelle inquiétude voulez-vous que j'aie ?... Tout va pour le mieux... Mon mariage avec mademoiselle Richard a lieu dans trois semaines.

FABIEN

À propos de ce mariage, je vous apporte le portefeuille que vous m'aviez confié et dans lequel sont des papiers de famille.

DE FAVERNE

Je vous avais dit de ne me le rendre que quand je serai guéri...

FABIEN

Vous l'êtes... Calmez-vous seulement, et tout sera fini.

DE FAVERNE

Calmez-vous ! c'est bien aisé à dire... Parbleu ! si je pouvais me calmer, je serais guéri...

FABIEN

Il faut vous ménager, monsieur...

DE FAVERNE

Au fait, je suis bien bon de me tourmenter ainsi... Bah! je suis riche, je jouis de la vie... Cela durera tant que ça pourra. Ainsi, docteur, vous ne me conseillez rien ?

FABIEN

Si fait : je vous conseille d'avoir confiance en moi et de me

dire ce qui vous tourmente.

DE FAVERNE

Vous croyez donc toujours que j'ai quelque chose que je n'ose dire ?

FABIEN

Je dis que vous avez un secret que vous gardez pour vous, un secret terrible, peut-être !

DE FAVERNE, se laissant tomber sur une chaise

Terrible !... Oui, docteur, oui : vous êtes un homme de génie, vous avez deviné cela. Oui, j'ai un secret et, comme vous le dites, un secret terrible !... un secret que j'ai toujours eu envie de dire à quelqu'un, et que je vous dirais à vous, si vous... si vous étiez confesseur au lieu d'être médecin.

FABIEN

Si j'attendais que vous me disiez vos secrets, vous ne vous y décideriez pas ; je vais donc les dire, moi.

DE FAVERNE

Vous ! vous savez mes secrets, vous ? Impossible !

FABIEN

Ce qui vous tourmente... ce qui vous donne cette surexcitation nerveuse, c'est que votre père est arrivé à Paris hier.

DE FAVERNE

Mon père ?

FABIEN

Et que, comme votre père est un très-honnête homme et qu'on ne chasse pas son père comme on chasse une maîtresse, surtout quand il est à peu près sûr que son fils le déshonore...

DE FAVERNE

Docteur !

FABIEN

Que son fils le déshonore ! Vous craignez qu'il ne dise que vous êtes né au village de Saint-Dolay, en Bretagne, et non à la Pointe-à-Pitre...

DE FAVERNE

Monsieur !

FABIEN

Que vous vous appelez Gabriel Lambert, et non le vicomte de Faverne.

DE FAVERNE

Ah !

FABIEN

Vous craignez, enfin, qu'il ne fasse manquer votre mariage avec mademoiselle Diane, en disant que vous vivez ici d'une industrie ténébreuse... qui vous donne cette maladie de nerfs pour laquelle vous me consultez. Eh bien, maintenant, le conseil que vous me demandez, le voici : Implorez le pardon de votre père, implorez le pardon de Louise, quittez Paris... Partez avec eux pour Saint-Dolay, cachez-vous à tous les yeux, car votre père et Louise ne vous pardonneraient peut-être pas. (De Faverne tombe anéanti.) À propos, monsieur de Faverne, j'ai toujours oublié de vous parler d'une chose d'un médiocre intérêt pour moi, mais que je crois d'un grand intérêt pour vous.

DE FAVERNE

De quelle chose ?

FABIEN

Le billet de cinq cents francs que vous m'avez donné, en quittant ma maison, était faux.

DE FAVERNE

Faux ? C'est étrange !... je vais vous rendre cinq cents francs... (Il va au secrétaire, tire la clef de sa poche et la met dans la serrure. – S'arrêtant.) N'y a-t-il pas une chose qui vous étonne comme moi, docteur ?

FABIEN

Laquelle ?

DE FAVERNE

C'est qu'on ait le courage de contrefaire un billet de banque.

FABIEN

Cela m'étonne, parce que c'est une lâche et infâme action.

DE FAVERNE

Infâme peut-être ; lâche, non ; savez-vous qu'il faut une main

bien ferme pour écrire ces deux petites lignes : *La loi punit de mort le contrefacteur ?*

FABIEN

Seulement, cette main n'a pas la force de prendre un poignard et de s'en frapper quand arrive la condamnation qui doit conduire le faussaire à l'échafaud...

DE FAVERNE

À l'échafaud ! oui, je comprends que l'on envoie un assassin à l'échafaud ; mais avouez que guillotiner un homme pour avoir fait de faux billets, c'est bien cruel.

FABIEN

Vous avez raison ; aussi je sais de bonne source que l'on doit incessamment adoucir cette peine et la borner aux galères.

DE FAVERNE

Vous savez cela, docteur ! vous savez cela, en êtes-vous sûr ?

FABIEN

Je l'ai entendu dire à celui de qui la proposition même viendra.

DE FAVERNE

Au roi ?

FABIEN

Au roi.

DE FAVERNE

Au fait, c'est vrai, vous êtes médecin du roi par quartier. Ah ! le roi a dit cela ! Et quand la proposition doit-elle être faite ?

FABIEN

Cela vous intéresse donc ?

DE FAVERNE

Sans doute ; cela n'intéresse-t-il pas tout ami de l'humanité, d'apprendre qu'une loi trop sévère est abrogée ?

FABIEN

Elle n'est point abrogée, monsieur ; seulement, les galères remplaceront la mort. Cela vous paraît-il une bien grande amélioration dans le sort des coupables ?

DE FAVERNE, donnant
cinq cents francs en or à Fabien

Tenez, voilà cinq cents francs en or.

FABIEN

Merci ! mais ce qui me reste à vous dire est encore plus important que ce que je vous ai dit.

FABIEN

Que vous reste-t-il donc à me dire ?

FABIEN

Il me reste à vous dire que, comme, le même jour, le billet est allé à la Banque et a été reconnu faux, sachant que c'était moi qui l'avais donné à mon tapissier, avec trois autres, on est venu aux renseignements chez moi ; et comme j'ai beaucoup d'ordre, grâce à un carnet sur lequel j'inscris toutes mes recettes, j'ai pu donner les noms et les adresses.

DE FAVERNE, épouvanté

Des quatre personnes qui vous avaient donné ces billets ?

FABIEN

Non, de trois seulement. J'allais donner le nom de la quatrième, lorsqu'une jeune femme est tombée à mes pieds, et m'a conjuré, au nom de son enfant, de me taire.

DE FAVERNE

Et... ?

FABIEN

Et j'ai dit qu'ayant oublié le nom et l'adresse de la quatrième personne, je ne pouvais les donner...

DE FAVERNE

Vous avez fait cela, docteur !

FABIEN

Oh ! pas pour vous !... mais pour cette jeune femme qui était à mes pieds.

DE FAVERNE

Mais, cette jeune femme qui était à vos pieds, qui est-elle ?

FABIEN, montrant Louise, qui,
pendant la fin de la scène, est entrée
et s'est mise à genoux près de Faverne
Celle qui est aux vôtres ! Adieu.
(Il sort.)

Scène III

Louise, de Faverne.

LOUISE, suppliante

Gabriel !

DE FAVERNE, la prenant dans ses bras

Louise ! Louise !

LOUISE

J'ai pris pour te soigner ces pieux vêtements, afin que tu ne
me reconnaises pas.

DE FAVERNE

C'était donc toi qui veillais jour et nuit à mon chevet ?

LOUISE

N'était-ce pas mon devoir ?

DE FAVERNE

Oh ! tu es une sainte, et moi, je suis un impie ! Va chercher
mon père et reviens avec lui !

(Louise s'élançe hors de la chambre.)

Scène IV

De Faverne, seul ; puis un domestique.

Maintenant, je dois fuir Paris, m'ensevelir dans mon village,
m'abriter sous la chasteté de l'épouse et l'innocence de l'enfant...
Mais Diane ! Diane !... Eh bien, je lui dirai que je n'ai pas pu
réunir les derniers cent mille francs que son père exigeait... et elle
m'oubliera !... Que va-t-elle dire ?... moi qui me suis fait passer
à ses yeux pour millionnaire ! elle dira que je suis un honnête
homme ! (Il sonne.) Écrivons.

« Chère Diane,

» L'homme que j'avais chargé de réaliser ma fortune à la

Guadeloupe a vendu toutes mes propriétés, et, après avoir réalisé plus d'un million, s'est enfui en Amérique. Il ne me reste, pour toute fortune, que deux cent mille francs, c'est-à-dire les deux tiers seulement de la somme exigée par votre père. Plaignez-moi, Diane ; je ne veux point rester à Paris pour être témoin du bonheur d'un autre. Oh ! croyez-en le cri de mon cœur, je pars bien malheureux !

» À vous pour la vie !

» DE FAVERNE. »

Ah ! je respire en pensant que ce nom est le dernier faux que je ferai.

(Il cache la lettre et sonne.)

UN DOMESTIQUE

M. le vicomte a sonné ?

DE FAVERNE

Oui... Portez cette lettre chez M. Richard. Vous la remettrez à mademoiselle Diane.

LE DOMESTIQUE

Y a-t-il une réponse ?

DE FAVERNE

Non, probablement... Allez ! (Le domestique sort.) Et maintenant, les voilà, je les entends ; qu'ils viennent, le sacrifice est fait !

Scène V

De Faverno, Lambert, Louise.

DE FAVERNE

Mon père, j'attends votre pardon à genoux...

LAMBERT

Dans mes bras... le fugitif !... Oh ! te voilà donc, malheureux et cher enfant !

LOUISE

Je vous le disais bien toujours, mon oncle, qu'il nous reviendrait.

LAMBERT

Oui ; mais comment nous revient-il ? Mieux vaudrait que, comme l'enfant prodigue, il nous revînt en haillons qu'avec tout ce luxe, dont nous ignorons la source, qu'avec ce titre ramassé sans doute dans la fange des tripots.

LOUISE

Pas de récriminations, mon oncle, pardon complet. La miséricorde d'un père est infinie comme celle de Dieu.

LAMBERT

Cependant, j'y mets une condition, c'est qu'il quittera Paris aujourd'hui même.

DE FAVERNE

Dans une heure, mon père. Oh ! ce Paris, ce pandémonium, cet enfer ! Si vous saviez ce que j'y ai souffert, loin de me faire des reproches, vous me plaindriez.

LOUISE

Oui, nous te plaindrons, nous te consolons, Gabriel ! Tu n'as pas vu ton fils ; quand tu le verras, tu oublieras tout. Il est beau comme un ange du bon Dieu ; il est chez le bon docteur Fabien, notre sauveur à tous. Tu vas le voir, tu vas l'embrasser. Au bout d'une heure, il t'aimera comme s'il avait toujours été près de toi. Puis nous partirons pour Saint-Dolay. Viens, Gabriel, viens !

LAMBERT

Il faudra redevenir ce que tu n'aurais jamais dû cesser d'être, Gabriel, un laborieux paysan.

DE FAVERNE

Oui ; mais, avant de quitter cet appartement, il y a des papiers qu'il faut que j'emporte, d'autres que je dois brûler...

LAMBERT

Ce que tu as à faire sera-t-il bien long ?

DE FAVERNE

Un quart d'heure tout au plus, mon père.

LAMBERT, s'asseyant

Nous attendrons.

(De Faverne va pour ouvrir une armoire en forme de caisse.)

LOUISE, s'appuyant au fauteuil de Lambert

Oui, nous attendrons. Oh ! c'est si bon de se revoir, de se retrouver et d'être sûrs de ne plus se quitter...

(Entre un domestique.)

Scène VI

Les mêmes, le domestique qui a porté la lettre à Diane.

DE FAVERNE

Quoi encore ?... J'avais défendu qu'on nous dérangeât.

LE DOMESTIQUE

Pardon, monsieur le vicomte, c'est la réponse à la lettre que vous m'avez remise il y a un quart d'heure.

LAMBERT, avec ironie

M. le vicomte !

LOUISE

Patience, mon oncle, patience !

DE FAVERNE

La réponse ! elle t'a donné la réponse ?

LE DOMESTIQUE

La voici.

DE FAVERNE

Ah ! mon Dieu, ma main tremble !... Qu'y a-t-il dans ce paquet ? Lisons la lettre d'abord.

LAMBERT

Qu'y a-t-il ? Il semble bien agité.

LOUISE

Mon Dieu, pourvu que ce ne soit pas quelque mauvaise nouvelle !

DE FAVERNE, après avoir décacheté la lettre

d'une main tremblante, lit d'une voix entrecoupée

« Mon cher Henri, je craignais, par pressentiment sans doute, quelque catastrophe dans le genre de celle qui vous est arrivée, et j'avais pris mes précautions d'avance en réalisant, moi aussi, grâce à quelques actions au porteur, grâce à quelques diamants

dont je n'avais que faire, espérant bien que vous me trouveriez belle sans cela, cette somme de cent mille francs qui vous manque ; et je vous l'envoie dans le paquet ci-joint, par votre domestique, qui ne sait pas ce qu'il vous porte. J'espère que vous ne sacrifierez pas notre bonheur à une fausse délicatesse, et que vous ne vous ferez pas scrupule de recevoir, à titre de prêt, cent mille francs de celle qui, dans quinze jours, signera

» DIANE, vicomtesse DE FAVERNE. »

Voilà bien autre chose, maintenant ! Mon Dieu !... mon Dieu ! (À son père et à Louise.) Attendez-moi ; cette lettre veut une réponse, je reviens. – Venez, François !

(Il sort comme un fou.)

Scène VII

Lambert, Louise, puis le domestique.

LAMBERT

Qu'est-il arrivé ?

LOUISE

Je ne sais ; vous avez vu quel terrible effet a produit sur lui cette lettre ?

LAMBERT

Terrible, non, car il y avait dans ses yeux, tandis qu'il la lisait, plus de joie que de terreur.

LOUISE

Il va revenir... et nous expliquer...

LAMBERT

Il va revenir ?

LOUISE

N'avez-vous pas entendu ?... il l'a dit.

LAMBERT

Et s'il ne revient pas ?

LOUISE

Ah ! mon oncle, vous êtes cruel pour lui... Tenez... (La porte s'ouvre.) Tenez, le voilà.

LAMBERT

Non, c'est un domestique.

LOUISE

Une lettre ?

LE DOMESTIQUE

De M. le vicomte.

LAMBERT

Pour qui ?

LE DOMESTIQUE

Pour vous.

LAMBERT

Louise ! Louise !

LOUISE

Lisez, mon oncle !

LAMBERT, lisant

« Mon cher père, ma Louise vénérée, plaignez-moi ! la lettre que je viens de recevoir a changé toutes mes résolutions : il n'est plus question pour moi de départ et de repentir, et la fatalité veut que je marche dans la vie, non pas telle que vous me l'aviez montrée, mais telle que je me la suis faite. Quittez Paris, emportez mon amour, Louise, ma reconnaissance, mon père, mais ne faites aucune tentative pour me ramener à vous et au bien, elles seraient inutiles ; je suis sur une pente glissante que je dois suivre jusqu'au bout, elle me mènera à la fortune ou à...

» Oubliez-moi, ou plutôt, non, ne m'oubliez pas, et priez pour moi.

» GABRIEL. »

Que t'avais-je dit ?

LOUISE

Hélas ! notre dernière espérance !

LAMBERT

Oh ! mes pressentiments. (Au domestique.) Je veux le voir !

LE DOMESTIQUE

Qui cela, monsieur ?

LAMBERT

Mon fils !

LE DOMESTIQUE

Je ne sais si c'est M. le vicomte que vous appelez votre fils ?

LAMBERT

C'est l'homme qui me quitte, c'est l'homme qui vient de sortir de cette chambre, c'est l'homme qui t'a remis cette lettre.

LE DOMESTIQUE

Vous ne pouvez pas voir M. le vicomte.

LAMBERT

Pourquoi cela ?

LE DOMESTIQUE

Parce qu'il est monté en voiture en disant qu'il ne rentrerait pas.

LAMBERT, s'asseyant

Je l'attendrai.

LE DOMESTIQUE

Impossible, monsieur !

LAMBERT

Comment impossible ?

LE DOMESTIQUE

Des étrangers ne peuvent rester chez M. le vicomte quand M. le vicomte n'y est pas.

LAMBERT

Des étrangers ? moi son père ? elle ?... Ah ! misérable !

LOUISE

Mon oncle !

LAMBERT

Le père ne peut rester chez son fils ! et quand je pense que tout à l'heure, là, là, à cette place, croyant à ses paroles, à ses promesses, à son repentir, je l'ai tenu entre mes bras, serré contre mon cœur ! et, quand je pouvais étouffer ce monstre d'ingratitude et de mensonge, je l'ai appelé mon enfant, mon Gabriel !...

LOUISE

Cet homme obéit aux ordres qu'il a reçus.

LAMBERT

Tu as reçu l'ordre de nous chasser ?

LE DOMESTIQUE

J'ai dit à monsieur ce que j'avais à lui dire.

LAMBERT

Ô mon Dieu ! aussi loin que vos regards peuvent s'étendre, avez-vous vu jamais chose plus impie qu'un fils faisant chasser son père par des valets !

LOUISE

Venez, mon oncle, venez !

LAMBERT

Ô fils dénaturé, je te maudis ! je maudis l'heure de ta naissance... je maudis l'heure où je t'ai appelé pour la première fois mon fils... je maudis l'heure où tu m'as appelé ton père pour la première fois !...

LOUISE

Venez, mon oncle, venez !

LAMBERT

Va donc loin de nous où la destinée t'entraîne ! et bénie soit l'heure de ma mort, si elle sonne avant celle de ton déshonneur !

LOUISE, l'entraînant

Venez, mon oncle, venez !

LAMBERT

Maudit dans ce monde ! maudit dans l'éternité ! (Il sort entraîné par Louise.) Maudit ! maudit ! maudit !

(Le domestique sort.)

Scène VIII

De Faverno, seul, complètement abattu et les bras pendants.

Oh ! oui, terrible ! terrible ! soyez satisfait, mon père ; je n'ai pas perdu un mot de votre malédiction... De l'air !... j'étouffe !... (Il va à la fenêtre et l'ouvre.) Oh ! mon Dieu ! (Il se couche sur un canapé.) Le sommeil ! l'oubli ! la mort ! Oh ! que, par un coin de cette fenêtre entr'ouverte, il voie... gémissant, irrésolu, tremblant, celui qui met le pied dans la route du crime... Mon Dieu !... mon

Dieu !

(La nuit s'est faite peu à peu sur le théâtre ; un homme apparaît à la fenêtre et l'escalade doucement ; il regarde autour de lui, tire de sa poche une lanterne sourde, et arme un pistolet qu'il tenait à la main .)

Scène IX

De Faverne, Gaspard.

Faverne, au bruit du pistolet qu'on arme, ouvre les yeux,
et voit un homme armé à quelques pas de lui.

DE FAVERNE

Qu'est-ce que cela ?

(Il referme les yeux et se tient immobile.)

GASPARD, l'apercevant à la lueur de sa lanterne

Un homme ! (S'approchant.) Il dort ! Voyons donc ! voyons donc ! la maison me paraît bonne ! Ah ! une caisse ; la clef y est... Fenêtre ouverte... clef au secrétaire ; on a préparé ça pour moi. (Il regarde du côté de Faverne.) Bonne nuit !

(Il ouvre le secrétaire de la main droite
en passant le pistolet sous son bras gauche.)

DE FAVERNE

Et moi qui ai laissé la clef à ce secrétaire ! Je suis perdu !

(Il se lève, et, sur la pointe du pied, va au voleur.)

GASPARD

Des billets de banque ! Mais qu'est-ce que cela ? La planche avec laquelle on les fabrique... Je suis volé !

DE FAVERNE, qui est arrivé derrière le voleur,
tire le pistolet par la crosse et le lui applique
sur le front, au moment où il se retourne

Pas un mouvement, ou tu es mort !

GASPARD, dirigeant sur lui
la lumière de sa lanterne

Tiens, Gabriel !

DE FAVERNE, le regardant

Gaspard !

GASPARD

Rends-moi mon pistolet, il n'est pas chargé, c'est pour effrayer les clients.

(Il reprend son pistolet.)

GABRIEL

Gaspard !

GASPARD rend la planche

Oui, Gaspard, ton compatriote et ton ami. Ah ! nous contre-faisons les billets de banque ?... Ça rapporte, mais, tu sais, la loi...

DE FAVERNE

Et bien, va me dénoncer.

GASPARD

Moi ! me prends-tu pour un faux frère ?... Tu as embrassé un métier périlleux mais lucratif ; je ne t'en veux pas !

DE FAVERNE

Tais-toi.

GASPARD

Va fermer la fenêtre. Ce n'est pas pour te commander, mais, si j'y allais moi-même, on pourrait reconnaître mon profil.

DE FAVERNE

Qui cela ?

GASPARD

Les gens qui me poursuivent.

DE FAVERNE

Tu étais donc poursuivi ?

GASPARD

Depuis six mois, je ne fais que ça !... J'en ai des crampes dans les mollets. Aussi, je n'ai pas, comme toi, le temps de dormir sur mon canapé. (De Favere ferme la fenêtre, puis le rideau.) Tu as raison, ferme les rideaux ; deux précautions valent mieux qu'une ! Maintenant, là, voyons, causons comme deux bons amis !

(Il allume un candélabre.)

DE FAVERNE

Que fais-tu ?

GASPARD

Je n'aime pas à causer dans l'obscurité, moi !

DE FAVERNE

Mais tu disais que tu étais poursuivi.

GASPARD

Bon !... Ils ne viendront pas me chercher ici, chez toi... Comment t'appelles-tu de ton nouveau nom ?

DE FAVERNE

Que t'importe ?

GASPARD

Oh ! à un ami, lui faire des cachotteries !

DE FAVERNE

Le vicomte de Faverno.

GASPARD

Ils ne viendront pas me chercher chez le vicomte de Faverno, un millionnaire.

DE FAVERNE

Mais comment es-tu ici ?

GASPARD, emboitant le pas à
de Faverno, qui traverse la scène

J'étais en train de flâner chez un joaillier pendant qu'il dormait. Il se réveille et se met à crier au voleur !... Moi, pas bête, au lieu de sortir dans la rue, où j'étais immanquablement pincé, j'enfile un escalier, je trouve une chambre à l'entre-sol, j'y entre, je ferme la porte derrière moi... Je vais à la fenêtre : douze pieds du sol !... je saute dans la cour... j'enjambe un mur, deux murs, trois murs... ça ne finissait plus, les murs... je me trouve dans ton jardin. Un pressentiment me dit que je suis dans le jardin d'un ami, et, vous le voyez, vicomte, je ne m'étais pas trompé.

DE FAVERNE, s'arrêtant

Tu as fini ta narration ?

GASPARD

Oui ! tu peux marcher maintenant ; je te dirai seulement : Cher ami, quitte le métier, quitte le métier, ou tu finiras mal.

DE FAVERNE

Assez ; désires-tu autre chose ?

GASPARD

Je crois bien que je désire autre chose ! je désire quitter la France ; mais pour cela, tu comprends, il faut de la monnaie blanche.

DE FAVERNE

Combien te faudrait-il ?

GASPARD

Pour gagner la frontière ?

DE FAVERNE

Oui.

GASPARD

En conscience, je ne peux pas à moins de mille francs.

DE FAVERNE, lui donnant
un billet de banque

Tiens, les voilà !

GASPARD

Un billet ? Ah ! tu veux non-seulement voler un ami, mais encore le compromettre.

DE FAVERNE

Gaspard !

GASPARD

Ah ! nous essayons de glisser notre marchandise, même à notre petit ami !

DE FAVERNE

C'est de l'or que tu désires ?

GASPARD

J'ai toujours eu un faible pour ce qui brille, et pourtant le proverbe dit : « Tout ce qui brille n'est pas or. »

DE FAVERNE, prenant un rouleau
de mille francs dans le secrétaire qu'il referme

Tiens, voilà un rouleau de mille francs.

GASPARD

Un rouleau de mille ?

DE FAVERNE

Compte si tu veux.

GASPARD

Oh ! après toi, jamais !... Maintenant, je t'emprunte ce manteau. (Il s'enveloppe du manteau de Gabriel.) Demain, tu recevras une lettre de moi, datée de Bruxelles.

DE FAVERNE

Inutile ! adieu. (Il sonne.) Reconduisez monsieur par la rue du Helder.

GASPARD

Adieu, cher ! (Bas.) Et, si tu m'en crois, suis le conseil que je t'ai donné : quitte ton métier, ou tu finiras mal !

LE DOMESTIQUE

Par où diable est-il entré, celui-là ? Il a une singulière tournure.

GASPARD

Au revoir, cher vicomte ! c'est convenu, à demain, au cercle. (Au domestique.) Montrez-moi le chemin, domestique.

(Il sort avec le domestique.)

LE DOMESTIQUE, rentrant, à de Faverno

M. le vicomte est-il visible ?

DE FAVERNE

Pour toute personne venant de la part de M. Richard ou de mademoiselle Diane seulement.

LE DOMESTIQUE

Précisément, il y a là un monsieur qui vient de la part de mademoiselle Diane.

DE FAVERNE

A-t-il dit son nom ?

LE DOMESTIQUE

M. de Lussan.

DE FAVERNE

Faites entrer !

Scène X
De Faverne, de Lussan.

DE FAVERNE

Soyez le bienvenu, monsieur.

DE LUSSAN

Vous a-t-on dit, monsieur, que j'ai fait prendre, jusqu'au jour où il n'y a plus eu de danger, tous les jours, des nouvelles de votre blessure ?

DE FAVERNE

Oui, monsieur ; je vous en suis reconnaissant... Ne me faisiez-vous pas dire, monsieur, que vous veniez de la part de mademoiselle Diane ?

DE LUSSAN

Je la quitte à l'instant, monsieur, et elle m'a officiellement annoncé, après lecture d'une lettre qu'elle a reçue de vous, que, dans quinze jours, elle serait votre femme. (Les deux hommes se saluent.) Alors, j'ai cru que l'amour très-violent que j'avais pour mademoiselle Richard, et l'amitié très-sincère qui en sera la suite, m'imposaient un devoir sacré.

DE FAVERNE

Parlez, monsieur, je vous écoute. Quel est ce devoir ?

DE LUSSAN

Répondez-moi, monsieur, comme à un homme qui vient vous dire : Mademoiselle Diane était tout pour moi, j'aurais donné ma fortune, ma vie, mon honneur même pour la voir heureuse ; mais, en lui faisant le sacrifice de mon honneur, je n'aurais point voulu qu'elle portât un nom déshonoré, parce que, avant tout, la respectant, je la voudrais respectée de chacun. Eh bien, malgré tout ce que l'on dit sur vous, monsieur de Faverne, je veux bien vous croire un honnête homme.

DE FAVERNE

Vous voulez bien... La forme n'est pas courtoise.

DE LUSSAN

Eh bien, soit ! disons mieux : je vous crois honnête homme ;

maintenant, elle va changer son nom contre le vôtre... Eh bien, permettez-moi une dernière question. Votre nom est-il bien Henri de Faverne ?

DE FAVERNE

M. Richard sur ce point est renseigné, et les renseignements que je lui ai donnés lui suffisent.

DE LUSSAN

Mais moi, monsieur, moi qui vous cède la place, moi qui renonce à la femme que j'aime, je ne suis pas renseigné, et je désire l'être. Votre nom, monsieur, est-il bien Henri de Faverne ?

DE FAVERNE

Et vous demandez ?

DE LUSSAN

Je vous demande votre parole d'honneur !

DE FAVERNE

Eh bien, monsieur, je vous donne ma parole...

(Un coup de sonnette retentit.)

DE LUSSAN

Qu'avez-vous ?

DE FAVERNE

Rien ! un coup de sonnette inattendu.

LE DOMESTIQUE, entrant

Je demande pardon d'interrompre monsieur, malgré son ordre ; mais monsieur a remonté ses écuries il y a trois mois... et c'est le garçon de banque qui vient...

DE FAVERNE

À neuf heures du soir ?

LE DOMESTIQUE

Il est venu trois fois dans la journée ; monsieur étant occupé, on lui a dit que monsieur n'y était pas, et comme, demain matin, il y aura protêt, et que monsieur nous a dit...

DE FAVERNE

C'est bon. De combien est le billet ?

LE DOMESTIQUE

De cinq mille francs.

DE FAVERNE, ouvrant le portefeuille que lui a tendu
Fabien et y prenant cinq billets de banque

Payez, et rapportez-moi le billet.

(Le domestique sort.)

DE LUSSAN, à part

C'est singulier ! comme sa main tremble.

DE FAVERNE

Vous voyez, monsieur, que je fais honneur à ma signature !
(Le domestique rentre.) Eh bien, que me veut-on encore ?

LE DOMESTIQUE

Le porteur du billet désirerait dire un mot à M. le vicomte.

DE FAVERNE

Je n'ai point affaire à cet homme. Il a son argent, qu'il s'en
aille.

Scène XI

Les mêmes, l'agent qui s'est présenté le matin à Fabien.

L'AGENT

Pardon, monsieur, mais si vous n'avez point affaire à moi,
moi, j'ai affaire à vous.

DE LUSSAN, à part

Que signifie tout cela ?

DE FAVERNE, à l'agent

Parlez alors, monsieur ; mais parlez vite, je suis pressé.

L'AGENT

Eh bien, j'ai affaire à vous pour vous dire que vous êtes un
faussaire. (Lui sautant au collet.) Au nom de la loi, je vous arrête.

DE FAVERNE

Je suis perdu !

DE LUSSAN

Oh ! le malheureux !

L'AGENT

Oh ! il y a longtemps que je te surveillais, Gabriel Lambert !

DE LUSSAN

Gabriel Lambert !

DE FAVERNE

Oh ! mieux vaut en finir tout de suite !

(Il s'élançe sur un poignard turc suspendu
à la muraille, au milieu d'un trophée d'armes.)

L'AGENT

À moi !

(Deux agents de police paraissent aux autres portes.)

DE FAVERNE

Oh ! je n'en veux pas à votre existence, vous n'avez rien à
craindre, et c'est de moi seul que je veux faire justice.

DE LUSSAN

Arrêtez, malheureux !

DE FAVERNE, se tordant les bras
et laissant tomber son poignard

Ah ! voilà donc la fin !

L'AGENT

Allons, emparez-vous de ce gaillard-là !

DE FAVERNE

Non, non, pourvu qu'on me laisse aller en voiture, je ne dirai
pas un mot, je ne ferai pas une tentative d'évasion ! Monsieur de
Lussan, un mot à ces messieurs !...

DE LUSSAN, à l'agent

Mais je n'ai aucune influence !

DE FAVERNE

Essayez !

DE LUSSAN, à l'agent

Monsieur, ce malheureux me prie d'intercéder en sa faveur.
Il est connu dans tout le quartier... il a été reçu dans le monde. Eh
bien, je vous en supplie, épargnez-lui des humiliations inutiles.

L'AGENT

J'y consens, monsieur !

DE LUSSAN

Ayez la bonté d'envoyer chercher un fiacre.

DE FAVERNE

Et faites-le approcher de la porte qui donne dans la rue du

Helder.

L'AGENT, à l'un de ses hommes

Soit ! faites avancer un fiacre.

(Un agent sort.)

DE FAVERNE, à de Lussan

Monsieur, c'est mon fatal amour qui m'a conduit où j'en suis. Monsieur, au nom de votre respect pour votre mère, ne dites pas l'affreuse vérité à mademoiselle Richard.

DE LUSSAN

Mais que lui dirai-je enfin ?

DE FAVERNE

Soyez noble et généreux jusqu'au bout. Dites-lui... dites-lui que ma blessure s'est rouverte et que je suis mort des suites de ma blessure.

DE LUSSAN

Je vous donne ma parole que je le lui dirai.

DE FAVERNE

Et dites-lui qu'avant de mourir je vous ai chargé de lui remettre ces papiers, qu'elle m'a envoyés il y a deux heures. (Il lui donne les billets de banque qu'il a reçus de Diane. – L'homme de police rentre.)

L'AGENT

La voiture attend. (Faisant signe à ses hommes.) Allons !

ACTE QUATRIÈME

*L'intérieur d'une prison. – Porte à droite ;
une table, un escabeau, un lit.*

Scène première

Gabriel, assis contre son lit, courbé en deux, la tête cachée entre ses mains ; puis Lambert et le geôlier.

GABRIEL

À mort ! à mort ! Que faire ?... à qui m'adresser ?

LAMBERT, entrant avec le geôlier

C'est ici ?

LE GEÔLIER

Oui, tenez, le voilà... – Voilà monsieur votre père. (Gabriel ne bouge pas.) Vous ne répondez pas !

(Il sort.)

LAMBERT

Il sera mort avant que le bourreau ait exécuté la sentence. (Se rapprochant.) Gabriel ! Gabriel ! Il ne m'entend pas... C'est moi... C'est ton père !

(Il lui touche l'épaule.)

GABRIEL

Vous savez, mon père, condamné à mort !

LAMBERT

Aussi je viens t'aider à mourir. Le chemin qui conduit à l'échafaud est dur, mais ton père vient t'offrir son bras pour y monter.

GABRIEL

Condamné à mort !... Comprenez-vous ce que ces trois mots ont de lugubre, et comme ils tintent à mon oreille ?... Mais moi, mon père, je ne suis pas un meurtrier... je ne suis pas un assassin... je n'ai pas répandu le sang. – Oh ! vous ne me dites rien ? mais trouvez donc une parole d'espoir !

LAMBERT

Gabriel, les paroles d'espoir ne peuvent maintenant arriver à

toi que venant du ciel... Dieu seul est tout-puissant... Dieu seul peut te faire miséricorde... Roi de la vie, il l'est aussi de la mort.

GABRIEL

Mais la miséricorde de ce Dieu dont vous me parlez, mon père, n'empêchera pas que demain l'échafaud... Non... non... je ne veux pas !

LAMBERT

Tu es bien coupable, mon pauvre enfant ; mais le repentir peut t'absoudre.

GABRIEL

Le repentir m'absoudre ?... Mais cette absolution du repentir empêchera-t-elle que demain... ? Voyons, mon père ! cherchez un moyen ; une fois déjà vous m'avez donné l'existence... Permettez-vous qu'on m'enlève ce souffle que je tiens de vous et de Dieu... de ce Dieu que vous dites tout-puissant ?

LAMBERT

Le malheureux ! il blasphème quand il devrait prier.

GABRIEL

Et quand je pense que je pouvais, au lieu de venir à Paris, rester dans notre beau village de Saint-Dolay, que j'ai dédaigné autrefois et que je regrette à cette heure, quand je pense que j'y pouvais vivre heureux et tranquille, de cette douce vie du fermier ! Oh ! mon Dieu Seigneur, cette vie méprisée, rendez-la moi ! rendez-moi ces mille bruits du matin qui m'éveillaient avec l'aurore... rendez-moi le travail, rendez-moi la fatigue... le soleil qui brûle, la pluie qui glace !... Mais non, non, non... Ce serait trop, mon Dieu !... ce serait la récompense au lieu de l'expiation... Non, punissez-moi, mon Dieu. Il y a en face de l'embouchure de la Vilaine, à deux lieues de la côte, un îlot dénudé, fouetté du vent, battu des vagues, presque entièrement couvert par l'Océan aux marées hautes... la tempête l'habite et y rugit pendant six mois de l'année. – Transportez-moi sur ce rocher, mon Dieu ! par pitié !... Les pêcheurs, en passant, m'y jetteront un morceau de pain et m'y tendront un verre d'eau. J'aurai faim...

j'aurai soif... j'aurai froid... Mais je vivrai ! je vivrai !

LAMBERT

Malheureux enfant, si tu ne nous avais point chassés il y a trois mois, Louise et moi, si tu nous avais suivis à Saint-Dolay, comme tu nous avais promis de le faire... la justice t'aurait oublié peut-être, et tu serais là-bas, avec nous, au milieu de nos amis, tandis qu'au contraire...

GABRIEL

Mais ne me dites donc point cela... Vous voyez bien que vous me tuez ! (Un geôlier entre.) Qui entre ici ? qui vient ? qui est là ?

Scène II

Les mêmes, le geôlier.

LE GEÔLIER

Voici votre souper... Voulez-vous autre chose ? Demandez ; tout ce que vous désirez, on vous le donnera.

GABRIEL

Oui, je le savais ; oui, on m'avait dit que c'était ainsi, et qu'une fois l'arrêt prononcé... on ne refusait plus rien à l'homme à qui l'on allait enlever tout. Je ne demande rien, je ne veux rien... Est-ce que l'on peut désirer quelque chose quand on va mourir ? Mais dites-moi seulement : a-t-on fait passer à M. Fabien la lettre que l'aumônier des prisons lui a écrite en mon nom ?

LE GEÔLIER

Elle est partie il y a deux heures.

GABRIEL

Et la lui a-t-on bien remise à lui-même ?

LE GEÔLIER

Oui, et il a dit qu'il viendrait à neuf heures.

GABRIEL

Merci. (L'heure sonne.) Quelle heure est cela ?

LE GEÔLIER

C'est huit heures... Quand demain vous entendrez sonner six heures...

GABRIEL

Ce sera donc pour sept heures ? J'ai encore onze heures à vivre. (Au géôlier.) Je vous en prie, mon ami, aussitôt que le docteur Fabien se présentera à la porte, amenez-le-moi.

Scène III

Lambert, Gabriel.

LAMBERT

Que lui veux-tu donc, au docteur Fabien, Gabriel ?

GABRIEL

Moi ? Rien, mon père... Le voir une fois encore avant que de mourir.

LAMBERT

Ne vaudrait-il pas mieux passer ces derniers moment avec l'aumônier de la prison ?

GABRIEL

L'aumônier de la prison ne peut rien pour moi, et le docteur peut me sauver la vie.

LAMBERT

Que veux-tu dire ?

GABRIEL

Oh je m'entends !... je m'entends !...

LAMBERT

Enfin, te voilà plus calme.

GABRIEL

Je suis plus calme parce que j'espère... Oh ! vous ne savez pas quel homme c'est que le docteur Fabien... Il me semble que, s'il était là, je serais à moitié sauvé... Écoutez !

LAMBERT

Quoi ?

GABRIEL

Écoutez... Est-ce que vous n'entendez pas le bruit d'une voiture ?

LAMBERT

Non.

GABRIEL

Je l'ai entendu, moi !...

LAMBERT

Il n'est que huit heures. Le docteur a fait dire dans une heure seulement.

GABRIEL

Mon père, vous ne le connaissez pas... Un autre viendrait une demi-heure plus tard, lui viendra une demi-heure plus tôt. Tenez, on vient, des pas retentissent dans le corridor. La porte s'ouvre... c'est lui !

Scène IV

Les mêmes, Fabien.

FABIEN

Vous m'avez fait demander et je me rends à votre prière, monsieur.

GABRIEL

Oh ! soyez béni, vous qui n'avez pas craint de venir vers un misérable tel que moi !

FABIEN, au geôlier

Laissez-nous, mon ami.

GABRIEL, à Lambert

Mon père, mon père ! c'est le docteur Fabien, dont je vous ai tant parlé. (Lambert, préoccupé, salue machinalement. – Au docteur.) Vous savez, docteur, c'est pour demain ! (À Lambert.) Mon père, laissez-moi un instant seul avec M. Fabien, vous reviendrez tout à l'heure. Je voudrais lui parler.

LAMBERT

Eh bien, parle.

GABRIEL

Mais lui parler seul. Docteur, dites-lui que je désire rester seul avec vous. Quant à moi, j'y renonce, mes forces sont brisées.

LAMBERT

On m'avait promis que je resterais avec lui jusqu'au dernier moment... J'en ai obtenu la permission, pourquoi veut-on

m'éloigner ?

FABIEN

On ne vient pas vous arracher à votre fils, monsieur : c'est votre fils, au contraire, qui désire rester un instant seul avec moi.

LAMBERT

Alors, je m'en vais ; mais je resterai tout près de son cachot.
(Il sort. Le geôlier referme la porte.)

Scène V

Gabriel, Fabien.

FABIEN

Eh bien, monsieur, nous voilà seuls ; que puis-je faire pour vous ? Parlez.

GABRIEL

Vous pouvez me sauver, docteur !

FABIEN

Moi ?

(Gabriel veut lui prendre la main, Fabien la retire.)

GABRIEL

C'était bon quand j'étais libre. Je suis condamné, laissez-moi votre main ! (Il lui baise la main.) Écoutez !

FABIEN

J'écoute.

GABRIEL

Vous rappelez-vous, un jour que nous étions assis l'un près de l'autre, rue Taitbout, comme nous le sommes en ce moment, et que je vous montrais, écrits sur un billet de banque, ces mots : *La loi punit de mort le contrefacteur* ?

FABIEN

Oui.

GABRIEL

Vous rappelez-vous que je me plaignis alors de la dureté de cette loi, et que vous me dites que le roi avait l'intention de demander aux Chambres une commutation de peine ?

FABIEN

Oui, je me le rappelle encore.

GABRIEL

Eh bien, je suis condamné à mort ; avant-hier, mon pourvoi en cassation a été rejeté ; il ne me reste d'espoir que le pourvoi en grâce que j'ai adressé hier à Sa Majesté.

FABIEN

Je comprends.

GABRIEL

Vous êtes toujours médecin du roi par quartier ?

FABIEN

Oui, et même, en ce moment, je suis de service.

GABRIEL

Eh bien, docteur, en votre qualité de médecin du roi, vous pouvez le voir à toute heure ; voyez-le, je vous en supplie !... dites-lui que vous me connaissez, ayez ce courage. Demandez-lui ma grâce, demandez-la-lui !

FABIEN

Mais cette grâce, en supposant que je la puisse obtenir... ne sera jamais qu'une commutation de peine.

GABRIEL

Je le sais bien.

FABIEN

Et cette commutation de peine, ne vous abusez pas ! ce sera les galères à perpétuité.

GABRIEL

Que voulez-vous ! cela vaudra toujours mieux que la mort. Oui, oui, je comprends ce qui se passe en vous... Vous me méprisez, vous me trouvez lâche ! vous me dites qu'il vaut mieux mourir... une fois... dix fois... cent fois, que de traîner à perpétuité, quand on a trente ans surtout, le boulet de l'infamie. Docteur, j'ai peur de la mort... sauvez-moi... c'est tout ce que je demande... Ensuite, ils feront de moi tout ce qu'ils voudront...

FABIEN

Je tâcherai !

GABRIEL, lui baisant la main malgré lui

Ah ! docteur... Je le savais que mon unique, mon dernier espoir était en vous.

FABIEN, honteux, retirant sa main

Adieu, monsieur !

GABRIEL

Adieu ! Que me dites-vous là ? Ne reviendrez-vous point ?

FABIEN

Je reviendrai si j'ai réussi.

GABRIEL

Mais c'est au contraire si vous n'avez pas réussi qu'il faut revenir, mon Dieu ! que deviendrais-je, si je ne vous revoyais pas !... Jusqu'au pied de l'échafaud, je vous attendrais, et quel supplice qu'un pareil doute ! Revenez, je vous en supplie, revenez !

FABIEN

Je reviendrai

GABRIEL, se levant vivement

Envoyez-moi mon père, docteur, envoyez-moi mon père. Je ne veux pas rester seul... La solitude, c'est le commencement de la mort !

FABIEN

Faites rentrer le père du prisonnier.

(Il sort.)

Scène VI

Les mêmes, Lambert, Louise.

LOUISE, se jetant dans ses bras

Gabriel ! mon Gabriel !

GABRIEL

Louise, ici !

LAMBERT

Oui, elle aussi a voulu te dire un dernier adieu.

LOUISE

J'ai voulu t'apporter le dernier adieu de ton enfant... de notre

fil.

GABRIEL, écoutant

Ah ! voilà la voiture qui part.

LOUISE

Tiens, Gabriel ! j'ai coupé, sur la tête du pauvre orphelin, cette mèche de cheveux que je lui ai fait embrasser, pour te l'apporter encore tiède de son baiser.

GABRIEL

Merci, merci de cette pensée ! (À part.) Si la voiture va bien, dans cinq minutes, il peut être aux Tuileries.

LOUISE

Le pauvre enfant avait l'air de comprendre que je le quittais pour t'apporter notre dernier adieu. Il pleurait si fort, que j'ai hésité entre lui et toi. Je voulais te l'amener ; mais j'ai pensé que la vue de la pauvre petite créature t'ôterait le courage ; et puis je n'ai pas voulu que le pauvre enfant vît son père pour la première et la dernière fois dans un cachot.

GABRIEL, à part

À cette heure, le docteur entre chez le roi ; s'il allait ne pas être reçu, si le roi n'était pas aux Tuileries... ou si même il avait fait défendre sa porte !... Ah ! cette attente est horrible.

(Il se lève et marche à grands pas.)

LOUISE

Tu n'as rien à me répondre, Gabriel, même quand je te parle de notre enfant.

GABRIEL

Notre enfant, oui, notre enfant ! Que dis-tu ? est-il là ?

LOUISE

Mon Dieu ! mon Dieu !... Voudrais-tu le voir ?

GABRIEL

Oui... On dit que la prière des enfants est toute-puissante sur le seigneur... Mais tu m'as dit que tu ne l'avais point amené.

LOUISE

Je mentais ; j'avais peur que tu ne refusasses de l'embrasser. Il est là. Attends ! attends ! je vais le chercher.

LAMBERT

Ah ! il y a donc encore un bon sentiment dans ce cœur-là !

LOUISE, rentrant avec l'enfant

Tiens... c'est lui... le voilà...

GABRIEL

Il te ressemble... Pauvre petit !...

LOUISE

Louis... c'est ton père... embrasse-le...

GABRIEL

Ah ! ma pauvre Louise !... avec toi et cet enfant-là dans une chaumière...

LOUISE

Gabriel !... Gabriel !...

GABRIEL

Lui as-tu appris à prier ?

LOUISE

Avant qu'il pût parler, je lui avais appris à joindre les mains.

GABRIEL

Je me souviens qu'un grand navigateur voguait sur une mer inconnue, cherchant l'Inde, lorsque son vaisseau fut assailli par une tempête ; haletant, éperdu, ne sachant à qui demander secours... Albuquerque jette un regard autour de lui... À ses pieds, sur le pont, à la lueur d'un éclair, il vit un enfant qui souriait... Il eut une révélation... prit l'enfant, le souleva entre ses bras... criant à Dieu : « Seigneur ! Seigneur ! en faveur de l'innocence de cet enfant... pardonnez à nous autres malheureux pécheurs !... » Et l'éclair s'éteignit... la foudre se tut, la tempête tomba... vaisseau et passagers, tout fut sauvé !... (Élevant l'enfant dans ses bras.) Seigneur !... Seigneur !... en faveur de l'innocence de cet enfant, pardonnez-moi !...

LOUISE, à genoux

Pardonnez-lui, Seigneur !

GABRIEL, l'œil fixe, l'oreille tendue

Écoute. N'as-tu pas entendu parler dans le couloir de la prison ?

LOUISE

Non.

GABRIEL

Le temps passe ! le temps passe ! Tiens, prends l'enfant et fais-lui joindre les mains.

LOUISE

Mais qu'attends-tu donc ?

GABRIEL

Ce que j'attends ?... (Il court à la porte et écoute.) Ce que j'attends ?... C'est ma grâce ! c'est la vie !... la liberté peut-être !

LAMBERT

Ah ! que dit-il ? que dit-il ?

LOUISE

Mon oncle, avez-vous entendu ?... il parle de sa grâce, de la vie, de la liberté !

GABRIEL

Je dis que le docteur Fabien... (Le premier coup de dix heures sonne.) Écoutez, à cette heure, il a vu le roi ; à cette heure, mon sort est décidé. Oh ! le roi est bon, le docteur est puissant, il a obtenu ce qu'il demandait... Que c'est beau un honnête homme ! Il sort des Tuileries. Il revient vers la prison. Oh ! chaque seconde de retard est aussi longue qu'une année de tortures !...

LOUISE

Mon oncle ! mon oncle ! Gabriel devient fou !

LAMBERT

Je ne crois pas ; seulement, j'en suis à le désirer pour lui.

GABRIEL

Le bruit de la voiture, je l'ai entendu ! (Les repoussant et courant à la porte.) Écoutez... on vient, c'est lui ! sauvé ! (On ouvre la porte du fond.) Est-ce vous, docteur ? Oui, oui, oui, parlez... j'attends... je meurs.

Scène VII
Les mêmes, Fabien.

GABRIEL

Vous ne me répondez pas ? Oh ! je suis toujours condamné.

FABIEN

Du calme. J'ai vu le roi.

LAMBERT et LOUISE

Le roi !

GABRIEL

Parlez, parlez !

FABIEN

Il vous fait grâce de la vie.

GABRIEL

Ah ! cette fois, je puis vous remercier, mon Dieu ! (Il embrasse Louise, et il embrasse l'enfant.) Enfant, enfant, le Seigneur a entendu ta prière. Le roi fait grâce, entendez-vous, mon père ?

(Il veut embrasser Lambert qui le repousse.)

LAMBERT

Mais à quelles conditions le roi a-t-il fait grâce ?

FABIEN

À quelles conditions ?

LAMBERT

Oui. Vous avez dit que le roi lui faisait grâce de la vie ; on ne fait point grâce d'un pareil crime sans conditions.

FABIEN

En faveur de son âge, d'abord. Puis il a été reconnu...

LAMBERT

Ne mentez pas, monsieur, cela va mal à une nature loyale comme la vôtre. À quelles conditions ? Dites, je le veux.

FABIEN

La peine a été commué en celle des travaux forcés à perpétuité...

LAMBERT

C'est bien ; je me doutais que c'était pour cela qu'il voulait vous parler seul... l'infâme !

(Il prend son chapeau et sort.)

FABIEN

Que faites-vous ?

GABRIEL

Mon père !

LOUISE

Mon oncle !

LAMBERT

Il n'a plus besoin de moi... J'étais venu pour le voir mourir et non pour le voir marquer. Je lui offrais mon bras, c'est-à-dire le bras d'un honnête homme, pour monter à l'échafaud. Je le lui refuse pour monter au pilori. L'échafaud était une expiation : le lâche a préféré le baigne ; je donnais ma bénédiction au décapité : je donne ma malédiction au forçat !...

FABIEN

Mais, monsieur...

LAMBERT

Laissez-moi passer, monsieur ! vous êtes un homme d'honneur, et un homme d'honneur doit comprendre mon indignation !

LOUISE, prenant Gabriel à bras-le-corps

Mais je reste, moi, je reste, Gabriel !

LAMBERT

Toi ! tu restes ! et de quel droit ? Comme amante, il t'a trahie ; comme mère, il a déshonoré ton enfant ! Non ! tu ne restes pas ! suis-moi ! je le veux ! je te l'ordonne !

LOUISE

Mon oncle !

GABRIEL

Louise, mon enfant !...

(Il tombe sur l'escabeau.)

LOUISE

Adieu, Gabriel, adieu !...

GABRIEL

Seigneur, ayez pitié de moi !

ACTE CINQUIÈME

La mer. Trois plans de plage. Une villa à gauche avec perron. À droite, une Madone devant laquelle une petite lampe est allumée. – Une barque, conduite par des forçats, amène deux personnes qui prennent pied au fond, en face du spectateur.

Scène première

Diane, Fabien, Chiverny ; Gabriel, Gaspard,
Rossignol. Ces trois derniers en forçats.
D'autres personnages muets, également en forçats.

DIANE, à Chiverny

C'est la villa Lavergne ?

CHIVERNY

Oui, mademoiselle.

DIANE

Qu'en dites-vous, cher docteur ? Il me semble que c'est bien ce que je cherche, simple et élégant tout à la fois.

FABIEN

Si elle vous convenait, elle remplirait, par sa position, toutes les conditions nécessaires à l'amélioration de votre santé : exposition au midi et au couchant, belle vue, brise de mer, assez rapprochée de la ville pour y être en une heure.

DIANE

Maintenant, il faut savoir si la distribution intérieure me convient, et si le jardin a de l'ombre.

FABIEN

Entrons ; notre équipage se reposera pendant ce temps-là.

DIANE

Et ils boiront au rétablissement de ma pauvre santé, qui en a grand besoin.

FABIEN

Mais qui redeviendra aussi florissante que jamais quand vous le voudrez.

DIANE

Vous vous obstinez, docteur !

FABIEN

J'ai promis à de Lussan de vous guérir.

DIANE

Physiquement ou moralement ?

FABIEN

Physiquement et moralement !

DIANE

La science est puissante, docteur, entre vos mains, surtout ; mais, croyez-moi, sa puissance ne va pas jusque-là !

FABIEN

Bah ! nous verrons ! De l'autre côté de la science, il y a Dieu.

(Ils entrent dans la villa.)

Scène II

Les mêmes, hors Diane et Fabien.

CHIVERNY

Qui a les plus longues jambes ou l'estomac le plus creux ?
Que celui-là aille chercher à boire à la buvette du fort Lamalgue.

GASPARD

Moi !

CHIVERNY

Alors, va ! Je permets ça pour aujourd'hui, mais pour aujourd'hui seulement, en faveur de cette demoiselle qui vous offre quarante francs.

GASPARD

Donnez-moi un des deux louis de la demoiselle, et je ne fais qu'un bond.

CHIVERNY

Inutile ; on enverra le garçon avec toi, et je réglerai le compte.

GASPARD

Eh bien, justement, voilà ce que je ne voulais pas.

CHIVERNY

Et pourquoi ?

GASPARD

Parce que...

CHIVERNY

Mais tu ne pourras donc jamais te taire ! Tiens, imite plutôt ton ami Gabriel ; en voilà un qui n'est pas bavard au moins !

GASPARD

Voilà votre morale, à vous...

(Il sort.)

GABRIEL, à part

À qui parlerais-je ? à ces hommes dont aucun ne peut me comprendre ; à qui me plaindrais-je ? à Dieu qui ne m'écouterait pas ? Oh ! n'étais-je pas assez malheureux ? n'étais-je pas assez humilié ?... Me retrouver sous cette livrée infâme... en face de Diane... de la femme que j'ai aimée et que j'aime toujours... Le docteur Fabien m'a regardé deux fois dans le trajet... la seconde d'une certaine façon... M'aurait-il reconnu ?... Oh ! non, surtout si je suis aussi changé physiquement que moralement... Hélas ! je ne crains pas la mort à présent, docteur : cinq années de baigne m'ont aguerri, et le jour n'est pas loin où je me débarrasserai de cette existence.

Scène III

Les mêmes, Gaspard.

GASPARD

Voilà !

CHIVERNY

Tu n'y as pas été de main morte ! Trois bouteilles de vin !

GASPARD

C'est pas trop pour six.

CHIVERNY

Et moi, je vous regarderai faire ?

GASPARD

Vous, voilà votre bouteille à part, du vin de cassis... On connaît votre goût.

CHIVERNY

Câlin, va !

GASPARD

Dites donc... vous aurez du retour !

CHIVERNY

Veux-tu te taire, bavard !

GASPARD

Bavard parce que je parle ! Est-il despote, le père Chiverny !
Je suis condamné, moi, mais ma langue ne l'est pas.

CHIVERNY

Gaspard, mon ami, tu frises le cachot.

GASPARD

De quoi ! le cachot pour une innocente plaisanterie ? allons,
père Chiverny, ne vous faites pas plus méchant que vous n'êtes ;
à votre santé, père Chiverny !

TOUS LES FORÇATS, moins Gabriel

À votre santé !

CHIVERNY

Attendez un peu que je vais trinquer avec vous !

(Il boit à même la bouteille.)

GASPARD, à Gabriel, qui écrit avec un crayon

Eh bien, Gabriel, tu ne bois pas ?

GABRIEL

Merci, je n'ai pas soif !

CHIVERNY

Toujours loin des autres, comme un monsieur, la plume ou le
crayon à la main. Avec cela que la chose t'a bien réussi !

GASPARD

Ne faites pas attention, père Chiverny, il rédige son testament.

GABRIEL, bas

Tu ne crois pas si bien dire.

GASPARD, à Chiverny, qui vide sa bouteille
du second coup, et qui la repose à terre

Vous y allez bien, père Chiverny : une bouteille en deux fan-
fares ! (Renversant la bouteille.) Gabriel, bois donc un coup !

GABRIEL

Je ne vous parle pas, Gaspard ; ayez pitié de moi, je vous en prie, et laissez-moi en repos !

GASPARD

Bon ! je croyais que nous nous tutoyions dans le monde ! Mazette ! ça fait sa tête !... Est-ce que tu te crois encore dans ton rez-de-chaussée de la rue Taitbout ?

CHIVERNY

Silence, et assez causé ! j'aperçois nos voyageurs.

GABRIEL, tirant son bonnet sur ses yeux

Encore !

Scène IV

Les mêmes, Diane, Fabien.

DIANE

Cette villa est charmante, docteur ; elle me convient beaucoup... si toutefois mon père se décide à quitter Paris.

FABIEN

Vous savez bien que votre père fera tout ce que vous voudrez.

DIANE

Je lui dessinerai un croquis de cette charmante habitation.

FABIEN

N'y en a-t-il pas d'autres à visiter aux environs ?

CHIVERNY

Faites excuse, docteur. Il y a, à deux cents pas d'ici, une petite bastide, que c'est un véritable nid qui n'attend que les oiseaux.

GASPARD

C'est drôle comme le vin de cassis rend le père Ladouceur poétique !

FABIEN, à Diane

Voulez-vous aller jusque-là ?

DIANE

Volontiers.

GASPARD, à Gabriel

Est-elle jolie, la Parisienne, hein ! Ça te rappelle le temps où

tu fréquentais la so-ci-é-té, mon vieux !

DIANE

Finissez tranquillement votre repas, vous avez encore près d'une demi-heure à vous.

GASPARD

Père Chiverny, je vais préparer la barque ! – Viens-tu, Gabriel ?

(À ce nom de Gabriel, Diane se retourne ; Fabien l'arrête.)

FABIEN

Désirez-vous quelque chose ?

DIANE

Non, rien ! (À part.) Gabriel !...

(Elle continue sa route.)

Scène V

Les mêmes, hors Fabien et Diane.

GABRIEL

Mais je n'en finirai donc pas avec la honte ! Si elle m'avait reconnu, cependant !... Mais non, c'est impossible ; qui reconnaîtrait, sous l'ignoble livrée du forçat, l'élégant vicomte de Faverne ?... Oh ! la vue de Diane !... Finissons-en ! – Gaspard !

GASPARD

De quoi ?

GABRIEL

J'ai à te parler.

GASPARD

Ah ! tu as besoin de moi, n'est-ce pas ?

GABRIEL

Eh bien, oui !

GASPARD

Va, je suis bon frère. (Allumant sa pipe.) D'ailleurs, je vais en griller une tandis que tu vas me narrer tes infortunes... Vas-y gaiement, Gabriel.

GABRIEL

Gaspard, je veux en finir avec la vie.

GASPARD

Bon ! voilà déjà dix fois que tu me dis cela, et ça n'aboutit jamais.

GABRIEL

Cette fois, j'y suis décidé.

GASPARD

Bien vrai ?

GABRIEL

Bien vrai.

GASPARD

Et, sans être trop curieux, peut-on savoir qui a amené cette détermination ?

GABRIEL

Elle.

GASPARD

Qui cela, elle ?

GABRIEL

La jeune fille que nous avons conduite ici ce matin.

GASPARD

Celle qui vient de nous payer à boire ?

GABRIEL

Oui.

GASPARD

Tu la connais ?

GABRIEL

J'ai manqué l'épouser... C'est mon amour pour elle qui a amené tous mes malheurs.

GASPARD

Peste ! tu ne t'adressais pas mal, la fille d'un richard !

GABRIEL

Silence ! si l'on nous entendait...

GASPARD

La fille d'un banquier !... C'est égal, elle a eu un fier nez tout de même de renoncer à ta main.

GABRIEL

Tu plaisantes toujours... Mais, depuis que je suis ici, moi, je n'ai pas envie de rire !

GASPARD

Ah ! dame, oui.

GABRIEL

En tout cas, dans une heure, tout sera fini pour moi.

GASPARD

Je parie que non.

GABRIEL

Que paries-tu ?

GASPARD

Tout ce que tu voudras ; mais si par hasard je gagne, qu'est-ce que je gagnerai ?

GABRIEL

Le peu que je possède sera à toi, et tous les objets que j'ai fabriqués t'appartiendront.

GASPARD

Touche là !

GABRIEL

Seulement, dis-moi, as-tu jamais songé, ayant le choix de la mort, de quelle mort tu préférerais mourir ?

GASPARD

Dame, il me semble que j'aimerais mieux mourir de vieillesse, parce que, autrement, il y a toujours un moment qui doit être dur à passer.

CHIVERNY

Eh bien, avez-vous bientôt fini de jacasser comme deux pies qui n'auraient qu'un œil ?

GASPARD

Bon ! histoire de tuer le temps. Tuer le temps ! on est en cas de légitime défense.

CHIVERNY

Assez !

Scène VI
Les mêmes, Diane, Fabien.

DIANE

Décidément, docteur, je fixe mon choix sur cette villa. (Elle montre la maison à gauche du spectateur. – À Chiverny.) Vous pouvez repartir sans nous, monsieur : nous reviendrons à pied... (À Chiverny.) Quel est celui que vous avez appelé Gabriel tout à l'heure ?

FABIEN

C'est le moment de l'épreuve !

CHIVERNY, poussant Gabriel

Le voilà ! Allons, avance ! lève-toi donc !

GABRIEL

Oh ! mon Dieu !

DIANE

Tenez, prenez cette bourse... Vous donnerez un louis à chacun de vos compagnons, et le reste sera pour vous.

CHIVERNY

Vous les gêtez, mademoiselle !

GASPARD

N'influencez pas le client, père Chiverny.

DIANE

Prenez... mais prenez donc !...

CHIVERNY

Soyons fier... mais soyons poli, au moins. À bas le bonnet !

(Il lui enlève son bonnet.)

DIANE, poussant un cri

Oh !

(Elle laisse tomber sa bourse. Gaspard la ramasse.)

GASPARD

Soyez tranquille, ma belle dame, vos volontés seront exécutées.

DIANE, stupéfaite

Gabriel ! le même nom ! serait-ce... ? Docteur, je deviens folle !... il n'était donc pas mort ?...

FABIEN

Il ne l'était pas.

GABRIEL

Oh ! misérable que je suis !

(Il cache sa tête dans ses mains.)

DIANE

Impossible !

FABIEN

Regardez-le !...

DIANE

Lui !... lui !... lui !... ici, au bain !

FABIEN

Lui au bain, oui.

DIANE

Et vous le saviez ?

FABIEN

Je le savais, et je vous ai amenée pour cela !

DIANE

Oh ! c'est affreux !

(À son tour, elle cache sa tête entre ses mains.)

FABIEN

Je le savais, je vous le répète ; c'est pour cela que je vous ai amenée ici. Je vous dirai tout. Vous aimiez toujours le vicomte de Favere... Et vous vous obstiniez à vivre fidèle à la mémoire de celui que vous croyiez mort pour vous, et mort honorablement... Eh bien, vous vous trompiez, Diane ; il vit misérablement, il vit flétri !

DIANE

Docteur, assez ! assez !... Ne voyez-vous pas que je meurs ?
(Elle tombe dans les bras de Fabien.) Oh ! le malheureux !

GABRIEL, faisant un mouvement en avant

Diane !

CHIVERNY

Tu seras trois jours au cachot pour t'apprendre à interpellier les voyageurs !

Scène VII
Les mêmes, Louise.

LOUISE, à Gaspard

Pardon, monsieur !

GASPARD

Oh ! voilà une petite femme qui est bien polie. Qu'y a-t-il pour votre service, ma belle enfant ?

LOUISE

Je viens de bien loin, monsieur, pour parler à un condamné... Et là-bas, au bagne, on m'a dit que je le trouverais ici.

GASPARD

Comment le nommez-vous ?

LOUISE

Gabriel !

GASPARD

Gabriel Lambert ?

LOUISE

Oui.

GASPARD

Tenez, le voilà !

LOUISE

Celui qui pleure ?

GASPARD

Non, il respire de l'eau de Cologne dans son mouchoir... C'est étonnant, je connais ce visage-là, moi !

LOUISE, touchant Gabriel

Gabriel !

GABRIEL

Que me veut-on ?... Louise !

GASPARD

Ah ! c'est cela, Louise Granger... celle qu'il devait épouser dans son village... Laissez-les un peu ensemble sans trop les taquiner, père Chiveryn ! C'est sa payse, il devait l'épouser !

LOUISE, suppliante

Oh ! oui, monsieur.

CHIVERNY

Allons ! mais faites vite !

LOUISE

Merci, monsieur.

GABRIEL

Louise !... et que venez-vous faire ici, mon Dieu ? Je suis donc arrivé au jour de toutes les douleurs ?

LOUISE, lui montrant
qu'elle est vêtue de deuil

Hélas !

GABRIEL

Mon père ?

LOUISE

Mort.

GABRIEL

M'a-t-il pardonné ? (Louise se tait.) Je te demande s'il m'a pardonné. Au nom du ciel, Louise, réponds-moi !

LOUISE

Et n'est-ce pas te répondre, malheureux, que de garder le silence ?

GABRIEL

Merci, Louise !... Tu es toujours la même, c'est-à-dire un ange. Et... notre enfant ?

LOUISE

Il vit !

GABRIEL

Pourquoi ne l'as-tu pas amené ?

LOUISE

Mon oncle, qui lui a laissé tout ce qu'il possédait, m'a fait jurer sur son lit d'agonie qu'il ne te verrait jamais, et qu'il te croirait mort.

GABRIEL

Et toi, alors, que viens-tu faire ici ?

LOUISE

Tu me demandes cela, Gabriel ! Moi, je n'ai pas juré de ne

pas te voir ; je viens te dire : Gabriel, puis-je faire quelque chose pour toi ?

GABRIEL

Oui, tu peux me pardonner.

LOUISE

Puisses-tu être pardonné au ciel comme tu l'es dans mon cœur !

GABRIEL

Louise, toi et mon enfant, priez-vous pour moi quand je serai mort ?

LOUISE

Ah ! oui, et bien pieusement, je te jure.

GABRIEL

Louise, tu as bien fait de venir. Tiens, il y a là une Madone ; je ne sais plus prier : prie pour mon père et pour moi !

LOUISE

Mais pourquoi prier ?

GABRIEL

J'ai une grande chose à accomplir, ta prière m'aidera.

LOUISE

Quelle chose ?

GABRIEL

Tout à l'heure, tu le sauras.

LOUISE

Et quelle prière dois-je dire ?

GABRIEL

Celle des agonisants.

LOUISE

Pourquoi cela ?

GABRIEL

Parce que ce doit être celle qui monte le plus directement aux pieds du Seigneur !

LOUISE

Et toi ?

GABRIEL

Je m'unirai à toi par la pensée.

(Gabriel la conduit au pied de la petite chapelle.)

LOUISE, s'agenouillant

« Seigneur, je crie à vous du fond de l'abîme... »

(Elle continue tout bas.)

GABRIEL

Gaspard !

GASPARD

Après ?

GABRIEL

Combien contenait la bourse que m'a donnée mademoiselle Richard ?

GASPARD

Vingt louis.

GABRIEL

Cette somme est à toi tout entière, moins un louis à donner à chaque camarade, si tu veux m'aider.

GASPARD

À quoi ?

GABRIEL

Je te le dirai ; viens.

GASPARD

Mais le père Chiveryn ?

GABRIEL

Nous serons, c'est-à-dire tu seras de retour dans cinq minutes.

GASPARD

Ma foi, pour six louis, on peut bien risquer quinze jours de prison.

GABRIEL, à demi-voix

Adieu, Louise ! adieu, Diane ! Mon père ! mon père, quand vous aurez vu de là-haut que je me suis fait justice, peut-être me pardonneriez-vous ! (Ils sortent. Gabriel envoie un baiser à Louise.)

Scène VIII

Les mêmes, hors Gaspard et Gabriel ; Fabien.

FABIEN, paraissant

Pouvons-nous retourner à Toulon ?

CHIVERNY

Quand vous voudrez, monsieur le docteur ; nous retournons donc décidément par mer ?

FABIEN

Oui ; mademoiselle Richard est trop faible pour risquer le trajet à pied.

CHIVERNY

Elle va mieux pourtant ?

DIANE, paraissant

Mieux, merci !... Docteur, faites que je ne le revoie plus.

FABIEN

Rien de plus facile. (Il fait un signe à Chiverny.) Mademoiselle désire que le forçat nommé Gabriel Lambert ne fasse point partie des rameurs qui la ramèneront à Toulon.

CHIVERNY

Comme il lui plaira ! (Il descend et appelle Gabriel.) Eh ! Gabriel !... Où diable est-il passé ?... – Vois donc, Rossignol. – Eh bien, Gaspard n'est pas là non plus ! Ah ça ! ils se sont donné le mot pour me faire enrager !

ROSSIGNOL, accourant

Venez voir là... tout près... venez !

(Ils sortent.)

Scène IX

Fabien, Diane, descendant ; Louise, priant.

DIANE

Qu'y a-t-il donc ?

FABIEN

Je ne sais.

DIANE

Docteur !... docteur !... quelque chose me dit là... (Elle touche son cœur.) que ma plus grande douleur n'est pas encore épuisée.

Scène X

Les mêmes, Chiverny, poussant Gaspard.

CHIVERNY

Avance, drôle ! ton affaire est claire !

GASPARD

Est-ce que j'ai pu l'empêcher, moi ?... Je ne savais pas pourquoi il m'emmenait... En un tour de main, ç'a été fait... crac !

FABIEN

Que s'est-il donc passé ?

CHIVERNY

Rien, monsieur le docteur : c'est un forçat qui vient de se pendre.

DIANE

Ah !

LOUISE, se retournant

Un forçat ?

FABIEN

Et ce forçat ?

CHIVERNY

C'est le compagnon de chaîne de ce drôle, qui l'a aidé, j'en jurerais !... c'est celui à qui vous avez donné votre bourse, c'est Gabriel Lambert !

DIANE

Mon Dieu !

LOUISE, se redressant

Mon Dieu !

CHIVERNY

Mais cela te coûtera cher, si tu lui as prêté la main !

GASPARD

Prêté la main !... moi ! peut-on dire !... la corde tout au plus !
Figurez-vous...

CHIVERNY

C'est bon... tu raconteras cela devant le capitaine du port.

FABIEN

Non, je vous prie, permettez qu'il dise comment cela s'est passé.

CHIVERNY

Allons, parle, drôle !

GASPARD

Est-ce que je sais comment cela s'est passé ? J'avais le dos tourné... Je l'avais bien vu accrocher une corde à la branche d'un mûrier... J'entends une espèce de soupir... je me retourne, c'était fini...

DIANE

Ah !

LOUISE

Oh ! voilà donc pourquoi il me faisait dire la prière des agonisants !

FABIEN

Il est mort de la mort des criminels, et il est mort en présence de la femme qu'il avait trompée et de celle qu'il avait trahie !... C'est la justice de Dieu !

(On entend une musique sourde et triste.)

DIANE

Qu'est-ce que cela ?

CHIVERNY

Pardieu ! c'est son corps qu'on reporte au bague !

FABIEN

Du courage, chère enfant !

(La barque passe au fond avec le corps de Gabriel, qui a le visage couvert d'un mouchoir.)

DIANE

Mon Dieu ! ayez pitié de lui !

LOUISE

Mon Dieu ! pardonnez-lui comme je lui pardonne !

DISTRIBUTION

Gabriel Lambert	M. Lacressonnière
Le docteur Fabien	M. Faille
Olivier d'Hornoy	M. Castellano
Thomas Lambert	M. Clément-Just
De Lussan	M. Régnier
Richard	M. Berret
Gaspard	M. Raynard
Chiverny	M. Richer
Rossignol	M. Parrot
François	M. Desormes
Un brigadier de gendarmerie	M. Hoster
Un garçon de la banque	M. Lavergne
Un agent de police	»
Un geôlier	M. Nérault
Un gendarme	M. Jules
Un domestique	M. Loyer
Un autre domestique	M. Reimers
Un enfant	X.
Louise, fiancée de Gabriel	M ^{me} Adèle Page
Diane Richard	M ^{me} Jeanne Andrée
Rougeotte, fille de ferme	M ^{me} Enjalbert
Invités, invitées, forçats, etc.	